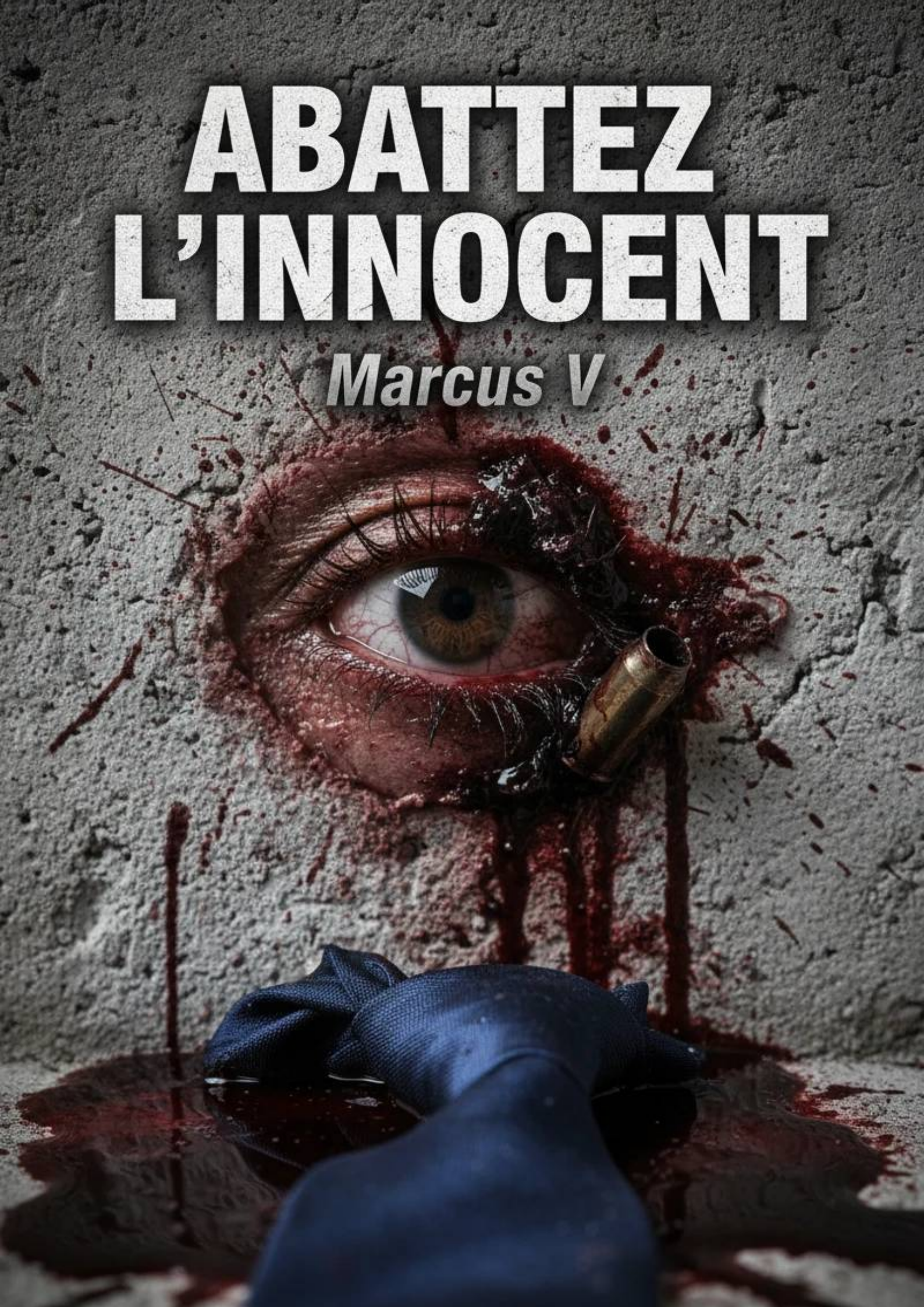


ABATTEZ L'INNOCENT

Marcus V



Abattez l'Innocent

Par Marcus V.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : 08h02	4
Chapitre 2 : Le périmètre	11
Chapitre 3 : L'interrogatoire	21
Chapitre 4 : Le venin	25
Chapitre 5 : Première douille	29
Chapitre 6 : Le secret de Vargas	34
Chapitre 7 : La balance	38
Chapitre 8 : 08h30	44
Chapitre 9 : Le contrat de Sloane	50
Chapitre 10 : Le cercle se resserre	56
Chapitre 11 : La loi du sang	62
Chapitre 12 : L'assaut	68
Chapitre 13 : Le sacrifice	73
Chapitre 14 : Le perceur	77
Chapitre 15 : 09h00	81

Chapitre 1

08h02

Morel ajustait sa cravate. Le projectile perça l'orbite droite. La détonation fut sèche. Le capitaine bascula en arrière. Sa tête frappa le béton. Un bruit de pastèque écrasée. La cervelle macula le mur gris. Le corps tressaillit. Les nerfs lâchèrent. Une flaque sombre s'élargit sous le crâne.

Vargas dégaina son Glock 17. Le mouvement fut fluide. Il se plaqua contre le mur. Ses yeux balayèrent la pièce. Quatre murs de béton. Aucune fenêtre. Une seule porte blindée. Le verrou était électronique. Il n'y avait aucune fumée. Juste l'odeur du cuivre et de la poudre.

Sloane ne bougea pas. Elle resta assise sur sa chaise en métal. Ses mains reposaient sur ses cuisses. Elle fixa le cadavre de Morel. Son regard était vide. Elle ne cligna pas des yeux. Elle identifia le calibre. 9 millimètres. Tir de précision.

Kovic hurla. Il recula jusqu'au coin de la pièce. Ses mains tremblaient violemment. Il sortit son arme de service. Le canon oscillait. Il pointa Dumont. Puis Vargas. Puis la porte. La sueur coulait sur son front livide. Il haletait comme un chien blessé.

Dumont regarda ses chaussures. Des gouttes rouges tachaient le cuir poli. Il ne comprenait pas. Son cerveau refusait l'image. Il vit le trou dans l'œil de Morel. Il vit la matière grise. Son estomac se contracta. Il vomit entre ses pieds. L'acide se mélangea au sang.

L'intercom grésilla. Le son était métallique. Une voix de synthèse satura les haut-parleurs.

"Huit heures deux minutes."

Le silence revint. Pesant.

"Morel est mort. Il reste sept hommes."

La voix n'avait aucune intonation.

"L'un de vous est innocent. Un seul."

Vargas serra la crosse de son arme. Ses jointures blanchirent.

"Abattez l'innocent. Logez-lui une balle dans la nuque."

Kovic brailla une insulte. La voix continua.

"Faites-le avant neuf heures. À neuf heures, les vannes s'ouvrent."

Un cliquetis mécanique résonna dans les conduits.

"Le monoxyde de carbone remplira la pièce. Vous mourrez en cinq minutes."

L'intercom se tut. Un voyant rouge s'alluma au-dessus de la porte.

L'horloge digitale affichait 08h05. Les chiffres rouges brillaient sur le béton.

Vargas fit un pas vers le centre. Ses bottes écrasèrent une douille. Il la ramassa. Elle était chaude. Il l'examina. Pas de marquage. Une munition artisanale. Il regarda le plafond. Un petit orifice était visible. Un tube escamotable. Le tireur était au-dessus.

"Personne ne bouge," dit Vargas.

Sa voix était basse. Un grognement de prédateur.

Kovic pointait toujours son arme.

"C'est un piège," bafouilla Kovic. "Ils vont tous nous buter."

"Ferme-la," trancha Sloane.

Elle se leva lentement. Elle s'approcha du corps de Morel. Elle fouilla ses poches.

Elle sortit un paquet de cigarettes. Elle en alluma une. La fumée monta vers les extracteurs d'air.

"L'innocent," répéta Sloane.

Elle regarda Dumont. Le bleu essuyait sa bouche. Il tremblait encore.

"C'est quoi cette connerie ?" demanda Dumont.

Sa voix monta dans les aigus.

"On est des flics. On ne s'entretue pas."

Vargas ricana. Le son était sec.

"Des flics ? Regarde autour de toi, gamin."

Il désigna Kovic.

"Kovic vendrait sa mère pour une quinte flush."

Il désigna Sloane.

"Sloane travaille pour les Mexicains depuis trois ans."

Il montra ses propres mains.

"Moi, j'ai brisé plus d'os que de procédures."

Vargas fixa Dumont.

"Et toi ? Tu as quoi sur la conscience ?"

Dumont ne répondit pas. Il resta muet. Ses yeux allaient de Vargas à Sloane.

Le plafond vibra. Un ronronnement sourd commença. Le système de ventilation s'activa. L'air devint plus frais. C'était le calme avant le gaz.

Kovic commença à faire les cent pas. Il rongea l'ongle de son pouce. Le sang perla sur sa cuticule.

"On doit sortir. On défonce la porte."

Il frappa le blindage du poing. Le métal ne vibra pas. Dix centimètres d'acier trempé.

"Oublie," dit Sloane. "C'est un bunker. On ne sort pas sans le code."

Vargas s'assit sur la table centrale. Il posa son Glock à côté de lui. Il observa ses collègues. Sept suspects. Un seul innocent. La survie exigeait un sacrifice.

"On a cinquante-deux minutes," dit Vargas.

Il regarda l'horloge. 08h08.

Le sang de Morel atteignit la grille d'évacuation. Il s'écoula lentement. Le capitaine n'était qu'un poids mort.

"Qui a fait quoi ?" demanda Vargas.

Il voulait des faits. Des preuves de culpabilité.

Kovic s'arrêta de marcher.

"Pourquoi on t'écouterait, le Boucher ?"

Vargas ne cilla pas.

"Parce que je suis le seul capable de vous briser le cou sans arme."

Le silence retomba.

Dumont se redressa. Il rangea son arme. Ses mains ne tremblaient plus. La terreur laissait place à une rigidité cadavérique.

"On va enquêter," dit Dumont. "On va suivre la procédure."

Sloane lâcha une bouffée de fumée.

"La procédure est morte avec Morel, gamin. Ici, c'est l'abattoir."

L'horloge passa à 08h10.

Le ronronnement de la ventilation changea de rythme. Un sifflement léger apparut.

Vargas regarda Dumont. Le bleu était trop propre. Son dossier était vierge. Pas de blâmes. Pas de rapports de l'IGPN.

"Toi," dit Vargas en pointant Dumont. "Parle-moi de l'affaire Marchand."

Dumont fronça les sourcils.

"Le braquage ? J'ai fait mon rapport. On a arrêté les suspects."

"Et l'argent ?" demanda Vargas. "Les deux cents briques disparues ?"

"Je ne sais pas de quoi tu parles," répondit Dumont.

Vargas sourit. Ses dents étaient jaunes.

"C'est bien ça le problème."

Kovic s'approcha de Dumont. Il pointa son canon sur le plexus du jeune flic.

"Il ment. Il est forcément propre. Regardez-le. Il a encore l'odeur de l'école de police."

Dumont recula d'un pas. Son dos toucha le béton froid.

"Je ne suis pas plus innocent que vous," mentit Dumont.

Sa voix manquait de conviction.

Sloane écrasa sa cigarette au sol. Elle se leva. Elle sortit un couteau de sa botte. Une lame de dix centimètres. Acier brossé.

"On va vérifier," dit-elle.

Elle s'avança vers Dumont.

Vargas ne l'arrêta pas. Il regardait l'horloge.

08h12.

Le temps s'écoulait. Le sang séchait sur le sol. L'odeur de la mort sature la pièce.

"Attendez," cria Dumont.

Il cherchait une issue. Ses yeux balayaient les murs. Rien. Juste du gris.

"On est sept. Si on tue le mauvais, on meurt tous."

Vargas hocha la tête.

"C'est le risque. Mais si on ne tue personne, on meurt à coup sûr."

Kovic pressa la détente de son arme. Le cran de sûreté était mis. Le clic résonna comme un coup de tonnerre.

"Je vais pas crever pour un bleu," cracha Kovic.

Il déverrouilla sa sûreté. Le bruit métallique fut définitif.

Vargas se leva. Il fit craquer ses cervicales.

"On commence par les faits. Chacun déballe sa merde. Le plus propre prend la balle."

Il regarda le cadavre de Morel.

"Morel était un ripou. Il touchait sur les bordels du 18ème. Il n'était pas l'innocent."

Il se tourna vers Kovic.

"À toi, le parieur. Parle-moi de tes dettes."

Kovic déglutit. Sa pomme d'Adam fit un va-et-vient rapide.

"J'ai rien à dire."

Vargas lui mit une gifle. Le bruit fut sec. La tête de Kovic bascula. Sa lèvre se fendit

instantanément.

"Parle," ordonna Vargas.

"D'accord ! D'accord !" hurla Kovic. "J'ai balancé la brigade de stupéfiants pour effacer une ardoise chez les Turcs."

Sloane hocha la tête.

"Coupable," dit-elle.

Elle se tourna vers Dumont.

"Ton tour, petit."

Dumont regarda la flaque de sang. Il chercha une faute. Une erreur. Un péché. Il ne trouva rien. Il avait toujours suivi le code. Il croyait en la justice.

C'était sa sentence de mort.

L'horloge affichait 08h15.

Quarante-cinq minutes avant le gaz.

Le bunker était hermétique.

La chasse était ouverte.

Vargas s'approcha de Dumont. Il posa sa main massive sur l'épaule du jeune homme.

Il sentit le muscle se contracter.

"Tu as peur, Dumont ?"

"Oui," répondit Dumont.

"La peur n'est pas un crime," dit Vargas. "C'est un réflexe."

Il serra l'épaule. Les os craquèrent légèrement.

"Mais l'honnêteté, ici, c'est un suicide."

Vargas regarda les autres survivants dans l'ombre de la pièce. Ils attendaient. Ils étaient des loups. Ils sentaient la proie.

Dumont était la proie.

Le silence revint, seulement troublé par le sifflement de la ventilation.

L'air était encore respirable.

Pour l'instant.

Vargas lâcha Dumont. Il retourna vers le corps de Morel. Il ramassa le téléphone du capitaine. L'écran était brisé. Inutilisable.

Il le jeta contre le mur.

"On est seuls," dit Vargas.

Il regarda l'horloge.

08h16.

Le compte à rebours continuait.

Sloane commença à aiguiser sa lame sur la pierre du mur. Le bruit était régulier.

Strident.

Kovic gardait son arme braquée sur Dumont. Son doigt caressait la détente.

Dumont ferma les yeux. Il essaya de prier. Aucun mot

Chapitre 2

Le périmètre

Vargas se plaça devant le battant d'acier. Il verrouilla ses jambes. Ses bottes de combat s'ancrèrent dans le béton. Il croisa ses bras sur son gilet pare-balles. Le Kevlar craqua sous la pression. Ses yeux ne quittaient pas le centre de la pièce. Morel était toujours là. Le sang formait une nappe noire autour de son crâne. L'odeur de la poudre brûlée piquait les narines. Elle se mélangeait à la vapeur de la cervelle exposée.

Sloane s'assit sur une caisse de munitions vide. Elle sortit son Glock 17 de son étui de hanche. Elle pressa le bouton d'éjection du chargeur. Le rectangle de métal tomba dans sa main gauche. Elle compta les cuivres. Sept cartouches. Elle vérifia la chambre. Vide. Elle réinséra le chargeur avec un coup sec de la paume. Le ressort claqua. Elle rangea l'arme. Ses mouvements étaient fluides. Mécaniques.

Kovic se tenait près du mur est. Son dos frottait contre le crépi brut. Sa main droite serrait la crosse de son Sig Sauer. Le canon pointait vers le sol. Il tremblait. Des gouttes de sueur coulaient de ses tempes. Elles s'écrasaient sur le col de sa chemise. Il se rongea l'ongle de l'index jusqu'au derme. Un filet de sang apparut. Il ne sembla pas le sentir. Ses yeux sautaient d'un visage à l'autre.

"On a sept balles," dit Vargas.

Sa voix était basse. Elle résonna contre les parois nues.

"Sept balles pour six types," ajouta-t-il.

Il regarda Dumont. Le bleu restait immobile. Il fixait le corps de Morel. Ses pupilles étaient dilatées. Ses mains pendaient le long de son corps. Elles étaient immaculées. Pas de poudre. Pas de sang. Pas de graisse de moteur.

Dumont déglutit. Sa pomme d'Adam monta et descendit.

"On doit appeler les secours," dit Dumont.

Sa voix monta dans les aigus.

Kovic laissa échapper un rire bref. C'était un aboiement sec.

"Regarde le mur, gamin," cracha Kovic.

Il désigna l'intercom du doigt.

"Il n'y a pas de secours. Il y a juste le gaz."

L'horloge murale affichait 08h20. Les chiffres rouges brillaient dans la pénombre. Le système de ventilation ronronnait. Un souffle d'air tiède circulait dans le bunker. Il transportait la poussière de béton. Vargas s'approcha de Dumont. Il marchait lentement. Chaque pas pesait lourd. Il s'arrêta à trente centimètres du jeune homme. Il sentit l'odeur de la lessive sur son uniforme.

Vargas tendit la main. Il saisit le menton de Dumont. Il tourna sa tête vers la lumière. Il chercha une trace. Un mensonge. Une ride de culpabilité. Le visage de Dumont était lisse. Ses yeux étaient clairs. Trop clairs. Vargas serra la mâchoire. Il sentit ses molaires grincer. Il lâcha le bleu.

"Sloane," appela Vargas.

La tireuse leva les yeux.

"Vérifie son sac," ordonna-t-il.

Sloane se leva. Elle s'approcha de Dumont. Elle ne demanda pas la permission. Elle arracha le sac à dos en nylon. Elle renversa le contenu sur le sol. Un carnet de notes. Un stylo bille. Une pomme. Un exemplaire du code de procédure pénale. Pas de drogue. Pas d'argent liquide. Pas de téléphone crypté.

Sloane ramassa le carnet. Elle feuilleta les pages. Des notes sur les horaires de patrouille. Des noms de suspects. Des articles de loi soulignés. Elle jeta le carnet sur le corps de Morel. Le papier s'imbiba de sang.

"Il est propre," dit Sloane.

Elle prononça le mot comme une insulte.

Kovic fit un pas en avant. Il leva son arme. Le viseur s'aligna sur le front de Dumont.

"C'est lui," dit Kovic. "C'est l'innocent."

Le doigt de Kovic se crispa sur la détente. Le métal froid de la queue de détente résista. Vargas ne bougea pas. Il regardait la scène. Son visage était un masque de pierre.

"Attends," dit Vargas.

Kovic ne l'écouta pas. Il haletait. Sa poitrine se soulevait par saccades.

"On le bute et on sort," hurla Kovic.

Sa voix se brisa.

Sloane posa sa main sur le canon du Sig Sauer. Elle appuya vers le bas. Kovic résista un instant. Puis il céda. Le canon pointa de nouveau vers le béton.

"Pas encore," dit Sloane.

Elle regarda l'horloge. 08h24.

"On doit être sûrs," ajouta-t-elle.

Elle se tourna vers les trois autres flics dans l'ombre. Ils ne parlaient pas. Ils attendaient. Leurs silhouettes se découpaient contre le mur gris.

Vargas retourna vers la porte. Il frappa le métal du poing. Le son fut sourd. Massif.

"Hé !" cria Vargas vers l'intercom.

Le grésillement reprit.

"On a le candidat," dit Vargas.

Le silence dura dix secondes. Puis la voix de synthèse répondit.

"Preuve requise. Exécution immédiate."

Dumont tomba à genoux. Il ne pleurait pas. Il tremblait de tout son corps. Ses dents s'entrechoquaient. Le bruit ressemblait à celui de dés jetés sur une table. Vargas le regarda d'en haut. Il vit la nuque de Dumont. La peau était blanche. Quelques

cheveux blonds dépassaient du col. C'était la cible.

Vargas sortit son propre revolver. Un Smith & Wesson carcasse N. Il ouvrit le barillet. Six chambres. Une seule balle. Il avait utilisé les autres lors de l'assaut du hangar. Il referma le barillet d'un coup de poignet. Le clic fut définitif. Il arma le chien. Le mécanisme produisit deux sons distincts.

"Relève-toi," dit Vargas.

Dumont ne bougea pas. Il fixait une tache de graisse sur le sol.

Vargas le saisit par les cheveux. Il le força à se mettre debout. Dumont était une poupée de chiffon. Ses jambes ne le portaient plus. Vargas le plaqua contre le mur froid. Le dos de Dumont heurta le béton.

"Regarde-moi," dit Vargas.

Dumont leva les yeux. Ses pupilles étaient deux trous noirs.

"Tu as déjà volé dans la caisse ?" demanda Vargas.

"Non," murmura Dumont.

"Tu as déjà frappé un suspect menotté ?"

"Non."

"Tu as déjà menti dans un rapport ?"

"Jamais."

Vargas pressa le canon contre la tempe de Dumont. L'acier était froid. Dumont ferma les yeux.

"Tu es une erreur, gamin," dit Vargas.

Il posa son index sur la détente. Il sentit la résistance du ressort. Il suffisait de trois kilos de pression. Un mouvement de deux millimètres. Le percuteur frapperait l'amorce. La poudre s'enflammerait. Le projectile de plomb déchirerait l'os.

Kovic s'approcha. Il souriait. C'était un rictus nerveux.

"Fais-le," dit Kovic. "Fais-le maintenant."

Sloane restait en retrait. Elle observait les autres flics. Elle ne regardait pas Dumont. Elle surveillait les angles morts. Ses mains restaient près de ses armes. Elle ne faisait confiance à personne. Surtout pas à Vargas.

Vargas relâcha la pression. Il ne tira pas. Il abaissa le chien du revolver avec précaution. Il rangea l'arme dans son étui.

"Pourquoi ?" demanda Kovic.

Vargas se tourna vers lui. Ses yeux étaient vides de toute émotion.

"Si on le tue et que la porte reste fermée, on est morts," dit Vargas.

Il désigna les trois flics dans l'ombre.

"L'un d'eux pourrait mentir," ajouta-t-il.

Vargas marcha vers le premier homme dans l'ombre. Il s'appelait Marchand. Un vétéran de la Mondaine. Marchand avait les mains dans les poches. Il ne tremblait pas.

"Marchand," dit Vargas. "Ton secret."

Marchand ne répondit pas. Il fixa Vargas.

"On n'a pas le temps pour les confessions," dit Marchand.

Vargas lui envoya un coup de poing au foie. Le coup fut rapide. Précis.

Marchand se plia en deux. Il tomba au sol en étouffant un cri. Vargas le saisit par la gorge. Il le souleva contre le mur.

"Ton secret," répéta Vargas.

Marchand cracha du sang.

"J'ai... j'ai pris les bijoux," haleta Marchand. "L'affaire de la villa. J'ai gardé les diamants."

Vargas le lâcha. Marchand s'effondra.

"Suivant," dit Vargas.

Il se tourna vers le deuxième homme. Un grand sec nommé Leduc. Leduc leva les mains.

"J'ai tué un indic," dit Leduc. "Il allait parler à l'IGPN. Je l'ai jeté dans le canal."
Vargas hocha la tête. Il passa au troisième. Un type trapu avec une moustache grise.
"Et toi ?"

L'homme baissa les yeux.

"Je touche une commission sur les bordels du quartier," dit-il.

Vargas revint au centre de la pièce. Il regarda Sloane.

"Et toi, Sloane ?"

Sloane ne cilla pas.

"Je fais des extras pour des gens de l'extérieur," dit-elle. "Des cibles précises. Pas de bavures."

Vargas regarda Kovic.

"Je balance," dit Kovic avant même la question. "Je donne des noms à la police des polices. Pour le fric."

Vargas regarda ses propres mains. Elles étaient larges. Puissantes.

"Moi, j'ai broyé les jambes d'un gosse," dit Vargas.

Le silence tomba sur la pièce. Seul le bruit de la ventilation persistait.

Tous les regards se tournèrent vers Dumont. Le bleu était toujours contre le mur. Il était le seul à ne pas avoir parlé. Il était le seul à n'avoir rien à dire.

L'horloge indiquait 08h30.

Une grille s'ouvrit au plafond. Un sifflement léger commença. Une odeur âcre envahit l'espace. Le monoxyde de carbone entra dans la pièce.

"Le gaz," dit Sloane.

Elle sortit son arme. Elle ne visait plus le sol. Elle visait la nuque de Dumont.

"Dernière chance, gamin," dit Vargas. "Dis-nous une saloperie. N'importe quoi."

Dumont regarda Vargas. Il secoua la tête. Une larme coula sur sa joue. Elle traça un sillage propre dans la poussière de son visage.

"Je n'ai rien fait," dit Dumont.

Vargas soupira. Il sortit son Smith & Wesson.

"C'est bien ce que je craignais," dit Vargas.

Il arma le chien.

Le gaz continuait de siffler.

Vargas pointa le canon. Il visa la base du crâne. Dumont ferma les yeux. Il ne bougea plus. Il attendait le choc. Vargas posa son doigt sur la détente. Il commença à presser. Le mécanisme grinça légèrement. La pièce sembla rétrécir. L'air devint plus lourd.

Sloane fit un pas de côté. Elle ajusta sa position. Kovic retenait sa respiration. Les autres flics s'approchèrent. Ils voulaient voir. Ils voulaient être sûrs que la porte s'ouvrirait. Ils étaient des prédateurs autour d'une carcasse.

Vargas ferma un œil. Il aligna les organes de visée. Le guidon se posa sur la peau blanche.

"Adieu, l'innocent," dit Vargas.

Il pressa la détente à fond.

Le percuteur s'abattit.

Un clic métallique résonna.

Rien ne se passa.

Le coup n'était pas parti.

Vargas regarda son arme. Il ouvrit le barillet. La chambre était vide. Il s'était trompé de sens de rotation. La seule balle était dans la chambre suivante.

"Merde," jura Vargas.

Il tourna le barillet manuellement.

Le gaz sifflait plus fort.

Dumont ouvrit les yeux. Il regarda Vargas. Un éclair de compréhension passa dans son regard.

Vargas arma de nouveau le chien.

"Cette fois," dit Vargas.

Il n'eut pas le temps de tirer.
Une détonation retentit.
Ce n'était pas le Smith & Wesson de Vargas.
C'était un tir de 9mm.
Vargas sentit un impact dans son épaule. La force du choc le fit pivoter. Son arme tomba au sol.
Il regarda vers l'origine du tir.
Kovic tenait son Sig Sauer à deux mains. Il hurlait.
"On va tous crever ! On va tous crever !"

Kovic tira de nouveau. La balle ricocha sur le béton. Des éclats de pierre volèrent.
Sloane plongea au sol. Elle dégaina et tira une fois. La balle frappa Kovic en plein sternum. Il fut projeté contre le mur. Il glissa lentement. Son arme lui échappa.

Le silence revint. Le gaz continuait de couler.
Vargas tenait son épaule. Le sang coulait entre ses doigts.
"Six balles," dit Sloane.
Elle regarda le corps de Kovic.
"Cinq balles," corrigea-t-elle.
Elle se tourna vers Dumont.
Le bleu n'avait pas bougé.
Il regardait le sang de Vargas sur le sol.
L'horloge affichait 08h35.

Vargas ramassa son revolver de la main gauche. Sa main droite était inutile. Il serra les dents. La douleur était une brûlure constante.
"On finit le travail," dit Vargas.
Il s'approcha de Dumont.
Il posa le canon sur le front du jeune homme.
"Pas de raté," dit Vargas.

Il pressa la détente.

Le coup de feu déchira l'air.
La tête de Dumont bascula en arrière.
Le corps s'effondra comme une masse.
Un silence de mort envahit le bunker.
Le gaz sifflait toujours.
Vargas regarda la porte blindée.
Le voyant était toujours rouge.
La porte ne s'ouvrit pas.

Vargas regarda le corps de Dumont. Puis il regarda les autres.
"Ce n'était pas lui," dit Sloane.
Sa voix était blanche.
Vargas regarda ses mains couvertes de sang.
"Alors qui ?" demanda Vargas.
Il regarda les survivants.
Ils se regardèrent tous.
Le gaz remplissait la pièce.
L'innocent était encore parmi eux.
Ou il n'y en avait jamais eu.

Vargas s'assit contre le mur. Il posa son arme sur ses genoux.
Il commença à tousser.
Le monoxyde de carbone faisait son effet.
Sa vision se brouillait.
Il regarda l'horloge.
08h40.
Il restait vingt minutes.
Vargas ferma les yeux.
Il attendit la suite.

Sloane s'effondra à son tour.
Elle ne luttait plus.
Elle regardait le plafond.
Elle cherchait une sortie qui n'existait pas.
Le piège était parfait.
L'innocent était une légende.
Une ruse pour les voir s'entre-tuer.
Le gaz finit le travail.
Le silence devint absolu.
09h00.
Le voyant passa au vert.
La porte s'ouvrit sur le vide.
Personne ne sortit.
Le bunker était un tombeau.
Les ordures étaient rangées.
Le périmètre était nettoyé.
Terminé.

Chapitre 3

L'interrogatoire

Vargas se leva. Ses cent dix kilos pesèrent sur le béton brut. Ses bottes de combat claquèrent contre le sol. Le bruit résonna contre les murs sans fenêtres. Il marcha vers Dumont. Le bleu était assis sur une chaise en métal. Ses mains propres reposaient sur ses genoux. Son uniforme ne portait aucun pli. Vargas s'arrêta devant lui. L'ombre du colosse recouvrit le jeune homme. Vargas tendit le bras droit. Ses doigts boudinés saisirent le col de Dumont. Le tissu de la chemise craqua sous la tension. Vargas tira d'un coup sec. Dumont quitta le sol. Ses pieds ballottaient dans le vide. Vargas le projeta contre la table d'acier centrale.

Le choc fut violent. Un bruit sourd de viande contre métal. Le visage de Dumont heurta l'angle de la table. Un craquement sec retentit dans la pièce. Le nez du bleu explosa instantanément. Le sang gicla sur la surface grise. Le liquide rouge forma une nappe sombre. Dumont glissa au sol. Il resta à quatre pattes. Il haletait. L'air entrait difficilement dans ses poumons. Vargas le saisit par les cheveux. Il releva la tête du gamin. Le visage de Dumont était une plaie ouverte. Le sang coulait dans sa bouche. Il recracha une dent sur le béton.

Vargas approcha son visage. La cicatrice sur sa joue brillait sous les tubes fluorescents. "Tes dossiers," grogna Vargas. Sa voix ressemblait à un broyeur de pierres. Dumont ne répondit pas. Ses yeux roulaient dans leurs orbites. Il cherchait de l'air. Vargas cogna à nouveau. Le front de Dumont frappa le rebord de la table. La peau se déchira au-dessus du sourcil. Une nouvelle cascade rouge inonda son œil gauche. Dumont gémit. C'était un son faible. Un son de bête blessée.

"Où sont les rapports ?" demanda Vargas. Il serra les cheveux plus fort. "L'IGPN ne

t'a pas envoyé ici pour rien." Dumont secoua la tête. Le sang tacha le pantalon de Vargas. Le colosse ne cilla pas. Il lâcha la chevelure. Dumont s'effondra complètement. Sa joue pressée contre le métal froid. Il ferma les paupières. Ses doigts grattaient le sol. Il cherchait une prise invisible.

Sloane observait la scène depuis le coin sombre. Elle sortit une cigarette de son paquet froissé. Elle l'alluma. La flamme du briquet éclaira son regard de verre. Elle aspira la fumée. Ses poumons se remplirent de nicotine. Elle ne bougeait pas. Elle regardait le sang couler. Pour elle, Dumont était une cible. Une cible qui ne parlait pas encore. Elle vérifia la culasse de son arme. Le clic métallique brisa le silence de l'interrogatoire.

Kovic, lui, faisait les cent pas. Il rongea l'ongle de son index. Le sang perlait sur son cuticule. Il transpirait. De larges taches sombres marquaient ses aisselles. "Tue-le," lança Kovic. Sa voix tremblait. "Il va nous faire crever. Regarde l'heure." Vargas tourna la tête vers l'horloge murale. 08h12. Le temps s'écoulait. Le monoxyde de carbone n'était pas encore là. Mais l'air semblait déjà plus lourd.

Vargas se pencha. Il saisit le bras de Dumont. Il le tordit derrière son dos. Un os craqua. Dumont hurla. Le cri fut court. Vargas plaqua sa main sur la bouche du bleu. Il sentit la chaleur du sang sur sa paume. "Je ne suis pas un flic," murmura Vargas à l'oreille de Dumont. "Je suis un boucher. Tu connais ma réputation. Je vais te démonter pièce par pièce."

Dumont ouvrit un œil. La pupille était dilatée. Il regarda Vargas. Il ne montrait aucune haine. Juste une absence totale de compréhension. Il était dans un abattoir. Il était le veau. Vargas augmenta la pression sur le bras. L'épaule sortit de son logement avec un bruit de suction. Dumont s'évanouit. Sa tête retomba lourdement sur l'acier.

Vargas se redressa. Il essuya ses mains sur son pantalon. Le sang laissa des traces noires sur le tissu. Il regarda les autres. Sloane recracha sa fumée. Elle pointa son

arme vers le corps inerte. "Il ne sait rien," dit-elle. Sa voix était plate. "Ou il est trop con pour avoir peur." Vargas cracha au sol. La salive était épaisse. Il sentait la rage monter dans sa gorge. La rage et la certitude.

L'innocent était là. Il saignait sur la table. Sa pureté était une insulte. Vargas ramassa une chaise renversée. Il s'assit en face du corps. Il attendit le réveil. Il resta quarante-huit minutes. Le bunker restait muet. L'intercom grésilla une seconde. Puis le silence revint. Un silence de tombeau. Vargas sortit son couteau de poche. Il fit sauter la lame. L'acier brilla. Il posa la pointe sur la gorge de Dumont. Il attendit que le pouls batte contre le métal. Le rythme était lent. Régulier. Trop régulier pour un coupable.

Kovic s'approcha de la table. Il pointa son doigt vers Dumont. "Regardez ses mains," dit Kovic. "Pas une cicatrice. Pas une trace de poudre. Rien." Vargas regarda les mains de Dumont. Elles étaient blanches. Fines. Des mains de pianiste ou de rat de bibliothèque. Des mains qui n'avaient jamais tenu un sac de billets sales. Des mains qui n'avaient jamais pressé une détente dans une ruelle sombre.

Vargas serra le manche de son couteau. Sa propre main était couverte de cals. Ses jointures étaient déformées par les vieux combats. Il était la boue. Dumont était le miroir. Vargas détestait ce qu'il voyait. Il appuya la lame. Une goutte de sang perla sur la peau du cou de Dumont. Le bleu reprit connaissance. Il ne sursauta pas. Il regarda le plafond.

"Pourquoi ?" demanda Dumont. Sa voix était un souffle rauque. "Pourquoi faire ça ?" Vargas sourit. C'était une grimace hideuse. "Parce que tu es propre, gamin. Et dans ce trou, la propreté, ça se nettoie au sang." Vargas leva son couteau. Il visait le plexus. Il voulait voir ce qu'il y avait à l'intérieur. Il voulait vérifier si le cœur d'un innocent battait différemment.

Sloane fit un pas en avant. Elle posa la main sur l'épaule de Vargas. "Attends,"

dit-elle. Vargas s'arrêta. La pointe du couteau marquait la peau. "S'il meurt, la porte reste fermée," reprit Sloane. "La voix a dit : logez-lui une balle dans la nuque. Pas un surin dans le bide." Vargas grogna. Il rangea sa lame. Il saisit Dumont par les cheveux une dernière fois. Il le redressa.

Dumont regarda Vargas. Ses yeux étaient clairs malgré le sang. "Je n'ai pas de dossiers," dit Dumont. "Je croyais en vous. Vous étiez les meilleurs." Vargas frappa. Un direct du droit en plein dans la mâchoire. Dumont bascula en arrière. Sa tête frappa le béton. Il ne bougea plus.

Vargas se tourna vers Sloane. "Il ment," dit Vargas. "Tout le monde ment." Il ramassa son arme au sol. Il vérifia le chargeur. Quinze balles. Une pour l'innocent. Quatorze pour les autres. Il regarda l'horloge. 08h20. La sueur coulait dans son cou. L'air devenait rare. La paranoïa commençait à gratter les parois de son crâne. Il regarda Kovic. Kovic recula d'un pas. Il mit la main sur son holster.

"Quoi ?" demanda Kovic. "Pourquoi tu me regardes comme ça ?" Vargas ne répondit pas. Il écoutait le silence. Il écoutait le gaz qui ne venait pas encore. Il regarda le corps de Dumont. Le bleu était une énigme sanglante. Vargas se demanda si la mort de l'innocent suffirait vraiment. Ou si la voix voulait plus. Si elle voulait qu'ils deviennent tous des bêtes.

Il arma le chien de son pistolet. Le bruit fut définitif. Sloane fit de même. Kovic dégaina. Les trois flics formèrent un triangle de mort autour de la table d'acier. Au centre, Dumont respirait encore. Son souffle sifflait dans ses bronches brisées. C'était le seul son dans le bunker. Un son de vie qui s'accroche. Un son insupportable. Vargas pointa son canon vers la nuque du bleu. Son doigt caressa la détente. L'acier était froid. Le monde était petit. La fin était proche.

Chapitre 4

Le venin

Kovic s'agenouilla près du cadavre de Morel. L'odeur de la cervelle brûlée stagnait dans l'air. Le sang formait une nappe sombre sur le béton. Kovic plongea ses mains dans les poches de la veste du capitaine. Ses doigts tremblaient. Il sortit un trousseau de clés. Il le jeta sur le sol. Le métal tinta contre la pierre. Rien. Il passa à la poche droite. Un paquet de cigarettes écrasé. Un briquet tempête en acier brossé. Kovic haletait. La sueur coulait dans ses yeux. Il s'essuya d'un revers de manche sale.

Sloane ne bougeait pas. Elle était adossée à la porte blindée. Ses yeux suivaient chaque mouvement de Kovic. Elle nota la cadence de sa respiration. Trop rapide. Elle regarda ses mains. Les jointures étaient blanches. Kovic cherchait une sortie. Il cherchait un code. Il cherchait un miracle. Vargas restait près de Dumont. Le bleu râlait sur la table d'acier. Un bruit de liquide obstruait ses bronches. Vargas ne le regardait pas. Il fixait la nuque de Kovic.

"Tu ne trouveras rien," dit Vargas.

Sa voix était un grognement sourd. Kovic ne répondit pas. Il retourna le corps de Morel. Le cadavre était un poids mort. Kovic fouilla le pantalon. Il sortit un portefeuille en cuir noir. Il l'ouvrit. Des billets de cinquante euros. Une photo de gosse plastifiée. Il balança le tout dans le sang.

Sloane fit un pas en avant. Ses bottes de combat claquèrent sur le sol. Le son résonna contre les parois nues. Kovic sursauta. Il se tourna vers elle. Ses pupilles étaient dilatées. Ses narines battaient le rythme de sa panique.

"Arrête de bouger," dit Sloane.

"Je cherche une issue," cracha Kovic.

"Tu cherches ta peau," répliqua-t-elle.

Elle pointa son menton vers les mains de Kovic. Il les cacha derrière son dos. Trop tard. Elle avait vu le tic nerveux. Le pouce droit frottait l'index de manière compulsive. Un signe de stress intense. Un signe de culpabilité.

Kovic se releva. Il se dirigea vers le corps d'un autre flic. Celui tombé près du conduit d'aération. Il fouilla avec rage. Il déchira une couture de l'uniforme. Il cherchait un micro. Il cherchait une preuve de sa propre trahison.

"L'IGPN t'a promis quoi ?" demanda Sloane.

Le silence tomba comme une chape de plomb. Kovic se figea. Son dos se voûta sous la lumière crue des halogènes.

"De quoi tu parles ?"

"Tes mains, Kovic. Elles parlent pour toi."

Sloane sortit son Sig Sauer. Le mouvement fut fluide. Elle garda l'arme le long de sa cuisse. Elle ne visait pas encore. Elle attendait la réaction physique.

Vargas se rapprocha. Il encerclait Kovic par la gauche. Le bunker rétrécissait. L'air devenait épais. L'humidité collait aux vêtements.

"On sait pour les rapports," dit Vargas. "Les dossiers qui disparaissent au bureau des scellés."

Kovic recula. Il buta contre le cadavre de Morel. Il faillit perdre l'équilibre.

"C'est pas moi," jura Kovic.

Sa voix monta d'une octave. Sloane observa la veine jugulaire battre sur sa tempe. Le rythme était erratique.

Kovic plongea la main dans sa veste. Vargas chargea. Cent dix kilos de muscle en mouvement cinétique. Il percuta Kovic contre le mur de béton. Le choc produisit un bruit mat. Vargas saisit le poignet droit de Kovic. Il appliqua une torsion latérale. Un craquement sec retentit. Kovic hurla. Un cri court. Un cri de bête blessée. Vargas ne lâcha pas. Il fouilla la poche intérieure de la veste de Kovic. Il en sortit un carnet de notes à couverture plastique.

Sloane s'approcha. Elle prit le carnet. Elle tourna les pages avec ses doigts jaunis. Des noms de flics. Des dates d'interventions. Des montants de commissions.

"C'est ton assurance vie ?" demanda Sloane.

Kovic pleurait. Les larmes traçaient des sillons clairs sur son visage couvert de poussière. Il ne répondit pas. Son bras cassé pendait inutilement.

"C'est ton arrêt de mort," dit Vargas.

Vargas lâcha le poignet. Kovic s'effondra au sol. Il tenait son membre brisé contre sa poitrine. Il basculait d'avant en arrière dans un mouvement de balancier. Sloane rangea le carnet dans sa propre poche. Elle regarda Dumont. Le bleu ouvrit les yeux. Il regarda le plafond gris. Ses lèvres remuaient sans produire de son. Il ne comprenait pas la scène. Il ne comprenait plus la violence.

"L'innocent est là," dit Sloane en désignant Dumont.

Elle tourna son regard de verre vers Kovic.

"Et la balance est là."

Vargas ramassa son arme de service. Il vérifia la chambre. Une cartouche de 9mm était engagée. Il regarda l'heure sur sa montre à quartz. 08h20. Le temps s'écoulait. Le monoxyde de carbone attendait son heure dans les conduits.

"On a besoin d'un coupable," dit Vargas. "Ou d'un innocent."

Kovic leva les yeux. Il vit le vide dans le regard de Sloane. Il vit la sentence dans celui de Vargas.

"Je peux vous sortir d'ici," hoqueta Kovic. "J'ai des contacts. Des gens à la préfecture."

Sloane sourit. C'était une simple contraction de muscles sans chaleur.

"Tes contacts t'ont enfermé ici avec nous, Kovic. Tu es un témoin gênant."

Elle arma le chien de son pistolet. Le clic métallique fut le dernier signal sonore. Kovic ferma les yeux. Il attendit l'impact. Il sentit le canon froid contre son front. La sueur glissa sur l'acier noirci. Vargas ne l'arrêta pas. Il regardait Dumont. Le bleu

essayait de parler. Un gargouillis de sang s'échappa de sa bouche et coula sur son menton.

"Tais-toi, gamin," murmura Vargas. "C'est presque fini."

Sloane pressa la détente. Le coup partit. Le recul fit vibrer son avant-bras. Kovic bascula en arrière. Sa tête frappa le béton avec un bruit de pastèque brisée. Le silence revint instantanément. La fumée de la poudre flottait en rubans gris sous les lampes. Sloane rangea son arme dans son holster de hanche. Elle ne regarda pas le corps. Elle regarda ses mains. Elles étaient parfaitement sèches.

Vargas se tourna vers la porte blindée. Elle restait close. Le voyant rouge brillait toujours. Le mécanisme de verrouillage n'avait pas bougé.

"C'était pas lui," dit Vargas.

"Non," répondit Sloane. "C'était juste une ordure de plus."

Ils se tournèrent vers Dumont. Le dernier survivant du groupe. Le dernier problème. L'air dans le bunker devint plus lourd. L'odeur du sang frais dominait tout. Vargas rechargea son arme. Il s'approcha de la table d'acier. Dumont le regardait. Ses yeux étaient clairs. Trop clairs. La pureté était une insulte dans cette pièce. Vargas posa le canon sur la tempe du bleu. Son doigt caressa la détente. Le gaz n'était pas encore là. Mais la mort occupait déjà tout l'espace.

Chapitre 5

Première douille

Vargas observe le cadavre du Capitaine Morel. Le sang s'étale sur le béton gris. La flaque dessine une carte sombre et irrégulière. L'œil droit de Morel n'existe plus. Une bille de plomb a remplacé la pupille. L'odeur de la poudre sature l'espace clos. C'est une odeur de soufre et de métal chaud. Le bunker n'a pas de fenêtres. Les murs sont en béton banché de quarante centimètres. L'air circule mal à travers les grilles étroites.

Sloane vérifie son chargeur de Glock 17. Elle éjecte le magasin d'un coup de pouce. Les munitions brillent sous la lumière crue. Elle réinsère le bloc de polymère. Le clic métallique résonne contre les parois. Ses doigts sont longs et stables. Elle ne regarde personne. Elle fixe la porte blindée. Le voyant reste rouge. Le mécanisme de verrouillage pèse deux tonnes. Personne ne sortira par la force.

Kovic se ronge l'ongle de l'index gauche. Un filet de sang coule sur sa phalange. Il ne semble pas s'en apercevoir. Ses yeux font des allers-retours rapides. Il scanne la pièce comme un radar défaillant. Sa respiration est courte. Ses poumons sifflent légèrement. Il porte un holster d'épaule mal ajusté. La crosse de son arme frotte contre ses côtes.

Dumont se tient à l'écart. Il est le plus jeune. Son uniforme est encore rigide. Il n'a pas de sang sur les mains. Ses paumes sont ouvertes. Il regarde le plafond. Il cherche une sortie qui n'existe pas. Ses lèvres bougent sans émettre de son. Il récite peut-être une procédure. Il compte peut-être les secondes.

Leduc craque le premier. C'est un brigadier-chef de quarante ans. Il a passé quinze ans à la Mondaine. Son visage est une surface de pores dilatés et de couperose. Il

recule jusqu'au mur. Son dos percute le béton froid. Le choc produit un bruit sourd. Leduc sort son arme de service. Ses mains tremblent violemment. Le canon du Beretta décrit des cercles erratiques.

— Sortez-moi de là, hurle Leduc.

Sa voix déraile dans les aigus. Elle rebondit sur les angles droits de la pièce. Personne ne répond. Vargas tourne lentement la tête. Son cou craque. Il ressemble à un bloc de granit sculpté à la hache. Ses yeux sont des fentes sombres. Il n'exprime rien. Il évalue la menace. Leduc n'est pas une menace. Leduc est une nuisance sonore.

— Pose ça, dit Vargas.

Sa voix est basse. Elle vibre dans la cage thoracique des autres. C'est un grognement de prédateur calme. Leduc ne l'écoute pas. La sueur inonde son front. Elle pique ses yeux. Il essuie son visage de la main gauche. La main droite garde l'arme levée. Le doigt est crispé sur la détente. C'est une erreur de débutant. La pression est trop forte.

Leduc presse la queue de détente. Le coup part. La détonation est assourdissante dans ce volume réduit. Le recul projette le bras de Leduc vers le haut. La balle percute le plafond. Un éclat de béton saute. La poussière grise retombe sur les épaules de Dumont. L'écho de la déflagration gifle les tympans. Le silence qui suit est plus lourd qu'avant.

Vargas se met en mouvement. Il ne court pas. Il charge. Ses bottes de combat martèlent le sol. Chaque pas est une secousse sismique. Il franchit les quatre mètres en une seconde. Leduc tente de redescendre son arme. Il est trop lent. La panique paralyse ses réflexes moteurs. Vargas saisit le poignet de Leduc. Il exerce une torsion vers l'extérieur. Les tendons craquent. Le Beretta tombe au sol. Le métal tinte sur le béton.

Vargas ne s'arrête pas. Il saisit Leduc par le col de sa chemise. Il le plaque contre le mur. Le crâne de Leduc cogne la paroi. Vargas arme son bras droit. Son poing est une masse de chair et d'os. Il frappe. Le coup est direct. Il vise la mâchoire inférieure. Le contact est sec. C'est le bruit d'une batte de baseball contre une souche d'arbre.

L'os se brise instantanément. La mandibule se déplace latéralement. Les dents de Leduc s'entrechoquent. Certaines volent sur le sol. Elles ressemblent à des grains de maïs blanc. Leduc s'effondre. Ses jambes ne le portent plus. Il glisse le long du mur. Il laisse une trace de sueur et de cheveux sur le béton. Il finit en tas sur le sol. Sa bouche est une plaie béante et asymétrique. Il émet un gémissement étouffé. Le sang remplit sa gorge.

Vargas recule d'un pas. Il ajuste sa veste. Ses articulations sont rouges. Il ne ressent pas la douleur. Il regarde Leduc avec un mépris clinique. Leduc n'est plus un policier. C'est un déchet organique qui encombre le passage. Vargas ramasse le Beretta de Leduc. Il éjecte le chargeur. Il vide la chambre. Il jette l'arme dans un coin de la pièce.

— Le prochain qui tire, je le tue, dit Vargas.

Il ne crie pas. Il énonce un fait technique. Sloane n'a pas bougé d'un millimètre. Elle a observé la scène avec la neutralité d'une caméra de surveillance. Elle range son Glock. Elle croise les bras sur sa poitrine. Ses yeux de verre se fixent sur Dumont. Le bleu tremble. Ses genoux s'entrechoquent. Il regarde Leduc qui rampe au sol. Leduc essaie de remettre sa mâchoire en place. Ses doigts tâtonnent son visage déformé.

Kovic ricane nerveusement. C'est un son sec et désagréable. Il s'essuie les mains sur son pantalon. La tache de sang sur son doigt s'élargit. Il regarde la montre fixée au mur. Le temps s'écoule. Les chiffres rouges défilent. 08h15. Le monoxyde de carbone arrivera dans quarante-cinq minutes. L'air semble déjà plus rare. La poussière du plafond flotte dans les faisceaux lumineux.

Vargas retourne au centre de la pièce. Il se place devant la table d'acier. Il pose ses mains à plat sur la surface froide. Ses paumes couvrent une large zone. Il regarde ses collègues un par un. Il cherche une faille. Il cherche la pureté. Dans ce groupe, la pureté est une anomalie. C'est une erreur de casting. Morel est mort parce qu'il était le chef. Leduc est brisé parce qu'il était faible.

— On reprend, dit Vargas.

Il désigne Dumont du menton. Le jeune policier se redresse. Il essaie de reprendre une contenance. Son visage est pâle. Ses yeux sont injectés de sang. Il évite de regarder le corps de Morel. Il évite de regarder la mâchoire pendante de Leduc. Il se concentre sur Vargas. C'est sa seule chance de survie. Vargas est le mâle alpha de cet abattoir.

Sloane s'approche de la table. Elle s'appuie contre le rebord. Elle sort un paquet de cigarettes. Elle en allume une. La fumée monte en spirales bleutées. L'odeur du tabac se mélange à celle du sang. C'est une combinaison familière pour eux. C'est l'odeur des fins de service dans les quartiers nord. C'est l'odeur de la corruption ordinaire.

— Leduc n'est pas l'innocent, dit Sloane.

Elle rejette la fumée par les narines. Ses yeux ne quittent pas Dumont. Elle parle avec une certitude glaciale. Leduc a volé dans la caisse des scellés pendant des années. Tout le monde le savait. Il achetait le silence avec des enveloppes de billets usagés. Un innocent ne finit pas avec la mâchoire en miettes dans un bunker. Un innocent ne tire pas au plafond par peur.

Kovic s'approche à son tour. Il reste à distance de sécurité de Vargas. Il pointe un doigt tremblant vers Dumont.

— C'est lui, crache Kovic. Regardez-le. Il n'a même pas une tache sur sa chemise. Il n'a jamais pris un pot-de-vin. Il n'a jamais frappé un suspect. Il est propre. Il nous dégoûte tous.

Dumont ne répond pas. Il serre les poings. Ses ongles s'enfoncent dans sa chair. Il maintient le contact visuel. Il sait que le premier qui baisse les yeux a perdu. Dans cette pièce, la survie dépend de la capacité à supporter l'horreur. Vargas observe Dumont. Il cherche le mensonge. Il ne trouve que de la terreur pure. La terreur est une émotion honnête.

Leduc gémit plus fort. Il a réussi à s'asseoir. Sa mâchoire pend lamentablement vers la gauche. Il essaie de parler, mais seuls des sons gutturaux sortent de sa gorge. Il ressemble à un animal blessé qu'on devrait achever. Vargas ne lui accorde pas un regard. Leduc n'est plus un facteur de l'équation. Il est devenu un élément du décor.

Le silence revient dans le bloc. C'est un silence épais. On entend le bourdonnement du transformateur. On entend le goutte-à-goutte d'une canalisation invisible. On entend le cœur de Dumont qui cogne contre ses côtes. Le métal a rencontré l'os. La violence a instauré une nouvelle hiérarchie. La porte blindée reste close. Le voyant rouge brille comme une insulte. La traque continue. L'innocent est parmi eux. Il est leur seule monnaie d'échange. Vargas serre les poings. Le cuir de ses gants craque. Le temps presse. L'air s'épuise. La mort attend son heure.

Chapitre 6

Le secret de Vargas

Sloane écrase son mégot sur le sol en ciment. La cendre grise s'étale sous sa semelle. Elle lève les yeux vers Vargas. Le colosse se tient debout au centre de la pièce. L'ombre de sa carrure mange le mur du fond. Sloane crache une dernière bouffée de fumée. Ses lèvres sont sèches. Elle parle sans détour. Sa voix est un scalpel.

"L'héroïne des docks, Vargas. On en parle ?"

Vargas ne répond pas. Il fixe un point invisible sur la porte blindée. Ses masséters se contractent. Une veine bat sur sa tempe rasée. Kovic s'arrête de se ronger les ongles. Il redresse la tête. Ses yeux injectés de sang passent de Sloane à Vargas. Dumont reste prostré dans son coin. Il serre son arme de service contre son torse. Le silence est une chape de plomb.

"Trois kilos de brune," reprend Sloane. "Saisie du 14 mai. Le rapport mentionne deux sacs. Il y en avait trois."

Vargas inspire. Sa poitrine soulève sa chemise trempée de sueur. Le tissu craque sous les aisselles. Il tourne lentement la tête vers Sloane. Ses yeux sont deux fentes noires. Il ne nie pas. Il n'explique rien. Il attend.

"Le témoin était un gosse," dit Sloane. "Douze ans. Il jouait dans les hangars. Il a vu ton visage, Vargas. Il a vu le sac glisser dans ton coffre."

Vargas ferme les poings. Le cuir de ses gants de tir gémit. Les jointures de ses mains éclatent. Le bruit ressemble à des coups de feu étouffés. Un craquement sec. Puis un

deuxième. Vargas fait un pas vers Sloane. Elle ne recule pas. Sa main droite repose sur la crosse de son Glock. Son index caresse le pontet.

"Le gosse a disparu des radars," continue Sloane. "L'IGPN a cherché. Rien. Pas de corps. Pas de trace."

Vargas s'arrête à deux mètres d'elle. Il dégage une odeur de fauve et de tabac froid. Il baisse le menton. Sa voix sort de sa gorge comme un roulement de gravier. C'est un son guttural. Dénué de remords.

"Le sous-sol de l'entrepôt B4," dit Vargas. "Le sol est en terre battue."

Kovic laisse échapper un sifflement entre ses dents gâtées. Dumont ferme les yeux. Vargas continue. Il décrit l'action. Ses phrases sont des impacts de balle.

"J'ai utilisé le cric de la berline. Le gosse était attaché au pilier central. Il pleurait. Le bruit m'irritait. J'ai placé la tête du cric sur son genou gauche. J'ai tourné la manivelle. Lentement."

Vargas mime le geste dans le vide. Son bras droit tourne avec une précision mécanique. Il regarde ses mains. Il voit encore le métal mordre la chair.

"L'os a cédé au cinquième tour. Un bruit de branche sèche. Le gosse a hurlé. J'ai recommencé sur la jambe droite. Il s'est évanoui. J'ai fini le travail à la barre à mine."

Il s'arrête. Il regarde Sloane droit dans les yeux.

"Il ne parlera plus. Il ne marchera plus jamais. Il rampe dans un centre spécialisé en Belgique. Sous un faux nom. L'héroïne a payé le silence des infirmiers. Et ma baraque à la frontière."

Vargas desserre les poings. Ses mains tremblent légèrement. C'est une réaction nerveuse. Purement physique. Il n'y a pas de tristesse sur son visage. Juste la fatigue du prédateur. Il se détourne de Sloane. Il regarde le voyant rouge au-dessus de la porte. Le voyant reste allumé. La porte reste close.

"Je ne suis pas l'innocent," grogne Vargas.

Il crache au sol. La salive est épaisse. Il retourne s'asseoir sur sa caisse en bois. Il pose ses mains sur ses cuisses. Les jointures sont rouges. Gonflées. Kovic ricane nerveusement. C'est un son aigu qui déchire le calme de la pièce.

"Un de moins," lâche Kovic. "Un vrai fumier. Bienvenue au club, Vargas."

Sloane ne sourit pas. Elle recharge son arme. Le clic du chargeur est définitif. Elle regarde Dumont. Le bleu est livide. Il a la nausée. On le voit à la pâleur de ses lèvres. À la façon dont il déglutit.

L'air devient plus rare. Le transformateur ronronne toujours. Le temps s'écoule par impulsions électriques. 08h24. Le monoxyde de carbone n'est pas encore là. Mais l'odeur de la culpabilité sature l'espace. Vargas a parlé. Le secret est dehors. La liste des cibles se réduit.

Sloane range son arme. Elle observe les autres. Elle cherche la faille suivante. Elle cherche la pureté. Dans ce bunker, la pureté est une anomalie. Une erreur de casting. Vargas respire bruyamment. Il a confessé son crime comme on donne un rapport de fin de service. Technique. Précis. Mortel.

La traque reprend. L'innocent se cache encore derrière un uniforme propre. Sloane le trouvera. Elle a l'habitude de viser le cœur. Elle sait que le cœur d'un innocent bat différemment. Plus vite. Plus fort. Comme celui de Dumont.

Vargas ferme les yeux. Il ne voit plus le bunker. Il voit le cric qui tourne. Il entend le craquement des os. C'est son seul souvenir honnête. Il est une ordure. Il est en sécurité. Pour l'instant.

Chapitre 7

La balance

Vargas se lève. Ses articulations craquent dans le silence. Le béton renvoie l'écho de ses bottes. Il pèse cent dix kilos. Chaque pas marque le sol. Il s'arrête devant Kovic. Le petit flic recule. Son dos frappe le mur froid. Kovic respire par la bouche. L'air est lourd. L'air sent la poudre et la sueur rance.

Vargas observe Kovic. Il regarde ses mains. Les doigts de Kovic tremblent. Ils tambourinent sur l'étui de son arme. C'est un tic nerveux. Vargas connaît ce rythme. C'est le rythme de la peur. Kovic évite le regard du colosse. Ses yeux scannent la pièce. Ils cherchent une issue. Il n'y a pas d'issue. La porte blindée reste close. Le voyant rouge brille au-dessus du linteau.

Vargas tend une main massive. Il saisit le col de Kovic. Le tissu de l'uniforme se tend. Les coutures gémissent. Vargas soulève le maigre flic. Les pointes des pieds de Kovic quittent le béton.

— Tu pues, Kovic.

La voix de Vargas est un grognement sourd. Il n'y a pas de colère. Juste un constat technique. Kovic essaie de parler. Sa gorge est sèche. Il émet un sifflement.

— Lâche-moi, Vargas. On est dans le même camp.

Vargas sourit. C'est une grimace sans joie. Il plaque Kovic contre le mur. Le choc fait vibrer les plaques de plâtre.

— Personne n'est dans le même camp ici. On cherche un innocent. Tu n'as pas le profil. Tu es trop nerveux. Tu caches quelque chose sous ta veste.

Vargas fouille Kovic de sa main libre. Il ignore les protestations. Il palpe le torse. Il descend vers la ceinture. Kovic se débat. C'est inutile. Vargas est un bloc de granit. Ses doigts rencontrent un objet dur. Ce n'est pas un chargeur. Ce n'est pas un couteau. Vargas tire sur la poche intérieure. Le tissu se déchire. Un petit boîtier noir tombe au sol.

L'objet rebondit sur le béton. Il glisse vers le centre de la pièce. Sloane observe la scène. Elle ne bouge pas. Elle est assise sur une caisse de munitions. Son Glock 17 repose sur sa cuisse. Elle regarde le boîtier. C'est un enregistreur numérique de marque Olympus. Un modèle professionnel.

Vargas relâche Kovic. Le petit flic s'effondre. Il rampe vers l'appareil. Vargas écrase la main de Kovic sous sa botte. Un craquement d'os net. Kovic hurle. Le son est aigu. Il déchire le silence du bunker. Vargas ramasse l'enregistreur. Il appuie sur le bouton de lecture.

Le grésillement remplit l'espace. Puis une voix s'élève. C'est la voix de Kovic. Elle est claire. Elle date d'une semaine.

"Le capitaine Morel prend des commissions sur les saisies. Vargas a tué le gamin dans l'entrepôt. J'ai les dates. J'ai les noms. Je veux l'immunité. Je veux sortir de la brigade."

Le silence revient. Plus lourd qu'avant. Vargas éteint l'appareil. Il regarde Kovic. Kovic tient sa main broyée contre son torse. Des larmes tracent des sillons clairs sur ses joues sales.

— Une balance, dit Vargas.

Il crache au sol. La salive atterrit près du visage de Kovic.

Sloane se lève. Ses mouvements sont fluides. Elle ne fait aucun bruit. Elle s'approche du groupe. Elle regarde Kovic comme on regarde un insecte sous une semelle.

— L'IGPN, murmure Sloane. Tu travailles pour les bœufs-carottes.

Kovic secoue la tête. Il essaie de reculer. Il est coincé dans l'angle du mur.

— Ils m'ont forcé, bafouille Kovic. Mes dettes de jeu. Ils allaient me coffrer. J'avais pas le choix.

Sloane lève son arme. Le mouvement est mécanique. Le canon du Glock pointe vers le sol. Vers la jambe de Kovic.

— On cherche un innocent, dit Sloane. Un type propre. Un type qui suit les règles.

Elle arme le chien. Le clic métallique est définitif.

— Toi, tu vends tes frères pour effacer tes ardoises. C'est une autre forme de merde. Mais c'est de la merde quand même.

Kovic ouvre la bouche pour supplier. Sloane presse la détente.

Le coup de feu tonne dans le bunker. L'onde de choc frappe les tympan. La balle de 9mm traverse la rotule droite de Kovic. L'os explose. Des fragments de cartilage et de métal percutent le mur. Kovic bascule en arrière. Sa tête frappe le béton. Il ne crie plus. Il suffoque.

Le sang gicle. Il est rouge vif. Il sature le tissu du pantalon. Une flaque sombre

s'étend rapidement sur le sol gris. Kovic attrape sa jambe. Ses doigts s'enfoncent dans la chair déchiquetée. Il gémit comme un animal blessé.

Vargas regarde la blessure. Il évalue les dégâts. La rotule est pulvérisée. Kovic ne marchera plus jamais. Il ne s'enfuira pas.

— Il n'est plus propre, dit Vargas.

Sloane range son arme. Elle ne cligne pas des yeux. La fumée s'échappe encore du canon. L'odeur de la poudre brûlée masque celle de la sueur.

— Il ne l'a jamais été, répond Sloane. Il est juste plus visible maintenant.

Dumont regarde la scène depuis l'autre bout de la pièce. Il est livide. Ses mains agrippent son fusil à pompe. Il ne dit rien. Il voit le sang. Il voit la cruauté. Il voit la fin de la procédure.

Vargas se tourne vers Dumont. Il fait un pas vers lui.

— Ton tour, le bleu. Montre-nous tes poches. Montre-nous ton âme.

Dumont ne bouge pas. Il fixe la flaque de sang qui atteint ses bottes. Le liquide est chaud. Il fume légèrement dans l'air froid du bunker.

08h36. L'intercom grésille. La voix de synthèse reprend.

"Kovic, Grégory. Matricule 7742. Statut : Corrompu. Traître. La porte reste fermée. Il reste six suspects. Trouvez l'innocent. Abattez l'innocent."

Kovic convulse au sol. Le choc traumatique s'installe. Ses yeux roulent vers l'arrière. Il perd connaissance.

Vargas ramasse l'enregistreur Olympus. Il le jette contre le mur. L'appareil explose en morceaux de plastique et de circuits imprimés.

— Un de moins, dit Vargas.

Il regarde Sloane. Elle recharge son chargeur. Elle insère une nouvelle cartouche dans la chambre. Le ressort claque.

— Le prochain sera le bon, dit-elle.

Elle regarde Dumont. Dumont ne baisse pas les yeux. Sa main ne tremble pas sur la crosse de son arme. C'est le seul qui ne transpire pas. C'est le seul qui porte encore sa cravate.

Vargas avance. Il réduit la distance. Il est un prédateur. Il sent l'innocence comme une odeur de savon dans une porcherie. C'est une insulte. C'est une cible.

Le monoxyde de carbone n'est pas encore là. Mais la mort occupe déjà tout l'espace. Kovic saigne. Le bunker boit le sang. Le béton est poreux. Il accepte tout. Les secrets. Les balles. Les trahisons.

Vargas s'arrête à deux mètres de Dumont. Il croise les bras sur sa poitrine massive.

— Tu es bien calme, Dumont. Trop calme.

Dumont relève le menton.

— Je n'ai rien à cacher, Vargas.

Vargas rit. C'est un son sec. Comme du gravier dans un tambour.

— C'est exactement ce que dirait une cible.

Sloane se rapproche. Elle forme un triangle avec les deux hommes. Elle surveille les angles. Elle surveille les mains. Dans ce bunker, la pureté est une condamnation à mort. Et Dumont est le plus pur de tous.

Kovic laisse échapper un dernier râle. Il est vivant, mais il n'existe plus. Il est un déchet. Un morceau de viande inutile.

Vargas sort son couteau. Une lame fixe de vingt centimètres. Acier noirci. Reflet mat. Il commence à curer ses ongles avec la pointe.

— On va vérifier ça, Dumont. On va vérifier chaque centimètre de ta vie.

Le transformateur ronronne. Le temps s'étire. 08h39. La traque continue. L'innocent est acculé. La meute a faim.

Chapitre 8

08h30

08h42. Le compteur rouge crépite. Le chiffre descend. Le sifflement des conduits sature l'espace. Le monoxyde de carbone est incolore. Il est inodore. Il remplace l'oxygène dans le sang. Les poumons de Dumont se contractent. Il inspire par le nez. Il expire par la bouche. Lentement. Vargas observe le mouvement de sa cage thoracique. Le colosse fait jouer ses trapèzes. Son cuir craque. Il réduit l'espace entre eux.

Sloane reste dans l'ombre. Elle vérifie l'extracteur de son Glock. Le ressort est ferme. Elle insère le chargeur. Le clic métallique résonne contre les murs de béton. Elle ne regarde pas les hommes. Elle regarde la porte blindée. La porte reste close. Les gonds sont massifs. Trois points d'ancrage. Acier trempé.

Vargas plaque la lame contre la joue de Dumont. Le froid du métal fait tressaillir le jeune flic.

— On a fouillé ton casier, Dumont.

Vargas parle bas. Sa voix gratte le fond de sa gorge.

— Rien. Pas une plainte. Pas un rapport de l'IGPN. Pas une bavure.

Il appuie sur la lame. Un trait rouge apparaît sur la peau lisse.

— Tu es une anomalie. Une erreur de casting.

Dumont fixe un point derrière Vargas. Ses mains sont le long du corps. Les doigts sont immobiles.

— J'ai fait mon travail, répond Dumont.

Vargas crache au sol. La salive s'écrase sur la botte de Dumont.

— Ton travail, c'est de couvrir les frères. Ton travail, c'est de manger la merde avec nous.

Il tourne autour du bleu. Comme un prédateur autour d'une carcasse.

— On a tous une tache. Sloane a ses contrats. Kovic a ses dettes. Moi, j'ai mes méthodes.

Il s'arrête derrière Dumont. Il approche sa bouche de son oreille.

— Toi, tu es propre. Tu es le témoin. Le futur rapport sur nos têtes.

Kovic gémit dans son coin. Il gratte le béton avec ses ongles. Ses doigts saignent. Il laisse des traces brunes sur le gris. Le gaz attaque son système nerveux. Il délire.

— La voix... la voix a dit... l'innocent...

Kovic rigole. C'est un son aigu. Une rupture mentale.

— On va sortir. Il suffit de le saigner. C'est simple.

Sloane ne bouge pas. Elle observe Kovic. Elle juge sa dangerosité. Kovic est instable. Il est une variable incontrôlable.

Vargas saisit le bras de Dumont. Il remonte la manche de l'uniforme. La peau est blanche. Pas de tatouage. Pas de cicatrice de combat. Vargas serre. Les muscles de Dumont se compriment. Les veines gonflent.

— Tu te souviens de l'affaire de la rue de Crimée ?

Dumont ne répond pas.

— Trois morts, reprend Vargas. Un dealer et deux mômes. On a déclaré légitime défense. On a tous signé. Sauf toi.

Vargas accentue la pression. Les os du poignet craquent.

— Tu as mis "sous réserve". Tu as voulu une enquête balistique.

Dumont ferme les yeux. Il respire le poison. Sa tête commence à battre. Un marteau-piqueur derrière les tempes.

— La balistique ne ment pas, dit Dumont.

Vargas le frappe. Un coup de poing court dans les côtes. Le bruit est sourd. Un sac de sable qu'on lâche. Dumont plie. Il ne tombe pas. Il cherche son souffle. Le monoxyde rend l'effort difficile.

08h45. Le compteur affiche quinze minutes. La température monte dans le bunker. Le

système de ventilation ne refroidit plus. Il injecte la mort.

Sloane s'approche. Elle marche sans bruit. Ses semelles en gomme absorbent les chocs. Elle s'arrête à un mètre.

— Vargas.

Le boucher se tourne.

— Quoi ?

— Le temps passe. On perd de la lucidité.

Elle désigne Kovic. Le nerveux se tape la tête contre le mur. Rythmiquement.

— Il va lâcher en premier, dit Sloane.

Elle pointe Dumont du menton.

— Fais-le parler. Ou finis-en.

Vargas attrape Dumont par les cheveux. Il tire la tête en arrière. Le cou est exposé. La carotide bat sous la peau fine.

— Dis-moi une chose sale, Dumont. Une seule.

Vargas approche la pointe de son couteau de l'œil droit de Dumont. La même place que la balle de Morel.

— Dis-moi que tu as volé dans la caisse. Dis-moi que tu as tapé sur un suspect menotté.

La sueur coule sur le front de Vargas. Elle brûle ses yeux. Il l'essuie d'un revers de manche.

— Donne-moi une raison de ne pas t'ouvrir.

Dumont regarde la lame. Il voit son reflet déformé.

— Je n'ai rien pour vous, Vargas.

La voix est calme. Trop calme. C'est la certitude du condamné.

Vargas rugit. Il projette Dumont contre la paroi. Le choc fait vibrer le béton. Dumont glisse au sol. Il tousse. Une quinte de toux sèche. Ses poumons réclament de l'air. Il n'y a que du carbone.

Kovic se lève brusquement. Il sort son arme. Ses mains tremblent violemment. Le canon du Sig Sauer décrit des cercles.

— Il faut le tuer ! Maintenant !

Kovic hurle. Sa voix déraile.

— La porte va s'ouvrir ! Je veux sortir !

Sloane pivote. Son Glock est déjà en ligne.

— Pose ça, Kovic.

— Non ! Il nous tue tous avec sa morale !

Kovic braque Dumont. Son doigt se crispe sur la détente.

Vargas s'interpose. Il bloque la ligne de mire de Kovic.

— Pas encore, le nerveux. Je veux savoir.

— Savoir quoi ? grogne Kovic. C'est un saint ! Les saints finissent en martyr !

Vargas ignore Kovic. Il s'accroupit devant Dumont. Il pose ses mains massives sur les épaules du jeune homme.

— Pourquoi ?

Dumont lève les yeux. Ils sont injectés de sang. Les capillaires éclatent sous la pression du gaz.

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi rester droit dans cette fosse ? On est tous des ordures. On survit. Toi, tu vas crever.

Dumont esquisse un sourire. Ses dents sont tachées de sang. Il s'est mordu la lèvre dans la chute.

— Quelqu'un doit rester.

Vargas serre les dents. Il se lève. Il range son couteau dans son étui de cuisse. Il sort son arme de service. Un Beretta 92FS. Il arme le chien. Le bruit est définitif.

08h50. Le sifflement s'arrête. Le silence est pire. L'air est saturé. La vision de Sloane se trouble. Elle cligne des yeux. Elle voit des taches sombres. Elle se concentre sur sa respiration. Courte. Superficielle.

Kovic pleure. Il est assis par terre. Il berce son arme comme un enfant.

Vargas pointe le Beretta sur le front de Dumont.

— Tu as une minute pour me donner un nom. Un complice. Une faute.

Dumont regarde le canon. Il ne tremble pas. Il attend.
Vargas a le doigt sur la queue de détente. La phalange blanchit.
Le temps se fige. Le monoxyde fait son œuvre. Le cerveau ralentit. Les battements de cœur sont des coups de boutoir.
Vargas regarde Sloane. Elle ne dit rien. Elle attend le signal. Elle attend la mort de l'innocent.

Dumont ferme les yeux. Il murmure quelque chose. Vargas se penche.

— Quoi ?

— La procédure, souffle Dumont.

Vargas explose. Il frappe le visage de Dumont avec la crosse de son arme. Le nez craque. Le sang gicle sur le béton gris. Dumont s'effondre sur le côté.

— Ta procédure nous a enterrés ! hurle Vargas.

Il lève son arme pour le coup de grâce.

Sloane fait un pas en avant. Elle regarde le compteur.

08h55.

Le gaz reprend. Plus fort. Un jet continu.

La pièce devient un tombeau.

Vargas hésite. Sa main tremble. Ce n'est pas la peur. C'est le poison.

Il regarde Dumont. Le bleu est inconscient. Son visage est une masse de chair rouge.

Vargas regarde ses propres mains. Elles sont sales. Noires de poudre et de vieux péchés.

Il pointe le canon vers la nuque de Dumont.

La règle est simple. Tuez l'innocent. Sortez.

Vargas inspire une dernière bouffée de mort.

Il appuie sur la détente.

Le coup de feu déchire le silence. La flamme de départ illumine la pièce une fraction de seconde.

La douille rebondit sur le sol. Un tintement de cloche.

Le corps de Dumont sursaute.

Le sang s'étale lentement. Une flaque sombre.
Vargas reste immobile. Le bras tendu. La fumée sort du canon.
La porte blindée émet un clic hydraulique.
Le verrou s'efface.
Le mécanisme grogne.
L'acier glisse sur les rails.
Une fente de lumière blanche apparaît.
Vargas ne bouge pas.
Sloane range son arme.
Kovic rampe vers la sortie.
L'innocent est mort.
Les ordures sont libres.

09h00. Le compteur s'éteint.
Le silence revient.
Vargas lâche son arme.
Il regarde le cadavre.
La pureté a quitté la pièce.
Il ne reste que l'ombre.

Vargas franchit le seuil.
Ses bottes laissent des traces de sang sur le sol propre du couloir.
Il ne se retourne pas.
La porte se referme derrière lui.
Le bunker est à nouveau scellé.
Le dossier Dumont est classé.
Mort en service.
C'est la procédure.

Chapitre 9

Le contrat de Sloane

Dumont s'adosse au mur de béton. Le froid traverse son uniforme neuf. Il fixe Sloane. Elle est assise sur une caisse de munitions. Elle démonte son Sig Sauer. Les pièces métalliques s'alignent sur ses cuisses. Le ressort récupérateur. La glissière. Le canon. Ses gestes sont mécaniques. Elle ne regarde personne.

Dumont sort un carnet de sa poche de poitrine. Le papier est froissé. Il tourne les pages avec lenteur. Ses doigts tremblent légèrement. Il s'arrête sur une note manuscrite. Il lève les yeux vers la tireuse.

— Dossier 402, Sloane. Le triple homicide de la rue des Lilas.

Sloane ne s'arrête pas. Elle frotte le percuteur avec un chiffon gras. L'odeur de l'huile de moteur emplit l'espace. Vargas grogne dans un coin. Kovic ronge son ongle de l'index. Le sang perle sur sa cuticule.

— Les douilles étaient des 9mm, continue Dumont. Marquage spécifique. Munitions de surplus militaire.

Sloane remonte la glissière. Le choc de l'acier contre l'acier résonne. Le bruit est net. Sec. Elle engage le chargeur dans le puits. Un clic verrouille l'ensemble. Elle tire la culasse en arrière. Une cartouche monte en chambre. Elle relâche le levier.

— Tu parles trop, gamin, dit Sloane.

Sa voix est un rasoir sur du cuir. Elle ne contient aucune émotion. Elle lève son arme.

Elle vise une mouche sur le mur opposé. Son bras est une barre de fer. Aucun mouvement parasite.

— Le témoin a disparu avant l'audience, reprend Dumont. Le rapport mentionne une fuite. Mais les scellés ont été ouverts.

Vargas se lève. Ses bottes lourdes martèlent le sol. Il se place devant Dumont. Il dépasse le jeune flic d'une tête. Sa respiration sent le tabac froid et la bile. Il pose une main massive sur l'épaule de Dumont. La pression est constante. Elle écrase le tissu.

— Laisse tomber, Dumont, grogne Vargas.

Dumont dégage son épaule d'un coup sec. Il ne quitte pas Sloane des yeux. Elle a baissé son arme. Elle la pose sur ses genoux. Elle sort un paquet de cigarettes. Elle en allume une. La flamme du briquet éclaire ses traits anguleux. Ses pupilles sont fixes.

— Le cartel de Sinaloa paye bien, Sloane ? demande Dumont.

Le silence tombe. Il est lourd. Épais comme de la mélasse. Kovic s'arrête de ronger ses doigts. Il regarde Sloane. Il regarde Dumont. Ses yeux font l'aller-retour. Il cherche une issue. Il n'y en a pas. La porte blindée reste close.

Sloane recrache une bouffée de fumée grise. Elle incline la tête sur le côté. Elle observe Dumont comme un insecte sous une loupe.

— L'argent n'a pas d'odeur, Dumont. Il a juste un poids.

Elle glisse sa main dans sa veste. Elle sort un téléphone crypté. Elle le pose sur le béton. L'écran est noir.

— Le contrat était simple, dit-elle. Nettoyer les traces. Le témoin est dans les

fondations d'un parking. À l'heure qu'il est, il fait partie du décor.

Dumont serre les poings. Ses jointures blanchissent. Il sent la colère monter dans sa gorge. C'est une sensation physique. Une brûlure acide. Il regarde ses collègues. Des ombres dans un bunker. Des prédateurs en cage.

— Tu as prêté serment, dit Dumont.

Sloane lâche un rire court. Un aboiement sec. Elle écrase sa cigarette sur le sol. Elle se lève. Elle marche vers Dumont. Ses pas sont silencieux. Elle s'arrête à dix centimètres de lui. Il sent la chaleur de son corps.

— Le serment ne remplit pas le frigo. Le serment ne paye pas les avocats.

Elle sort une photo de sa poche. Elle la tend à Dumont. C'est un cliché pris de loin. On y voit Dumont devant son domicile. Il tient un sac de courses. Il sourit à une femme invisible sur le cadre.

— Le cartel sait tout, Dumont. Ils connaissent ta marque de café. Ils connaissent l'école de ta sœur.

Dumont prend la photo. Il la déchire en quatre. Les morceaux tombent au sol. Ils rejoignent la poussière et les douilles vides.

— Je ne suis pas comme vous, dit Dumont.

Sloane hoche la tête. Elle a un demi-sourire. C'est une grimace de prédateur. Elle remet son arme dans son holster de hanche. Le cuir grince.

— C'est bien ça le problème, gamin. Tu es l'erreur dans l'équation.

Vargas s'approche à nouveau. Il sort son arme de poing. Il vérifie le viseur. Il regarde l'heure sur le cadran mural. 08h45. Le temps s'accélère. L'air devient rare. Le monoxyde de carbone commence à saturer l'atmosphère. Les poumons brûlent.

— On n'a plus le temps pour la morale, dit Vargas. L'intercom a été clair. Un seul innocent. Une seule balle.

Kovic sort son arme à son tour. Il recule vers la porte. Il ne veut pas être dans la ligne de mire. Il veut juste sortir. Il veut respirer l'air pollué de la ville. Il veut jouer ses derniers jetons au cercle de jeu.

Dumont recule jusqu'au mur. Il sent le béton froid contre ses omoplates. Il porte la main à son holster. Il est lent. Trop lent. Sloane le regarde faire. Elle ne bouge pas. Elle sait qu'elle est plus rapide. Elle sait qu'elle a déjà gagné.

— Tu ne tireras pas, Dumont, dit Sloane. Tu respectes la procédure. La procédure dit qu'on ne tire pas sur un collègue sans sommation.

Dumont sort son arme. Il la pointe vers le plafond. Son bras tremble. La sueur coule dans son cou. Elle imprègne son col.

— Vous êtes en état d'arrestation, dit Dumont.

Sa voix déraile. Vargas éclate de rire. C'est un son caverneux. Il résonne contre les parois de fer.

— Pour quel motif, gamin ? demande Vargas. On est dans un trou. Il n'y a pas de juges. Il n'y a pas d'avocats. Il n'y a que nous. Et le gaz qui arrive.

Sloane croise les bras sur sa poitrine. Elle observe la scène avec un détachement clinique. Elle évalue les angles de tir. Elle calcule les trajectoires. Elle est une

machine de guerre.

— Le contrat de Sloane est rempli, dit Vargas. Elle a nettoyé le dossier Ortiz. Elle a touché sa prime. Maintenant, elle veut juste rentrer chez elle. Comme moi. Comme Kovic.

Dumont baisse son arme. Il la pointe vers Vargas. Le canon oscille.

— Je ne vous laisserai pas sortir.

Vargas fait un pas de plus. Il ignore l'arme. Il sait que Dumont hésite. L'hésitation est une faille. Une faille mortelle.

— Regarde-toi, Dumont. Tu es propre. Tu es l'innocent. C'est toi que la voix veut.

Dumont regarde Sloane. Elle ne nie pas. Elle confirme d'un simple mouvement de menton. Elle est le bras armé du cartel au sein de la police. Elle est le cancer qui ronge le service.

— Pourquoi ? demande Dumont.

Sloane s'approche. Elle pose sa main sur le canon de l'arme de Dumont. Elle le baisse doucement. Dumont ne résiste pas. Sa force l'abandonne.

— Parce que le monde appartient aux ordures, Dumont. Les gens comme toi finissent toujours entre quatre planches. Ou dans un bunker de béton.

Elle se détourne. Elle regarde la porte blindée. Elle attend le signal. Elle attend la fin.

Vargas arme le chien de son revolver. Le clic est définitif. Il se place derrière Dumont. Le jeune flic ne se retourne pas. Il regarde le plafond. Il regarde les bouches

d'aération.

— C'est rien, gamin, dit Vargas. C'est juste la procédure.

Dumont ferme les yeux. Il pense à la photo déchirée. Il pense au dossier 402. Il pense à la justice. C'est un concept abstrait. Ici, seule la physique compte. La masse. La vitesse. L'impact.

Sloane s'écarte. Elle ne veut pas de sang sur ses bottes. Elle vérifie une dernière fois son équipement. Tout est en ordre. Elle est prête pour la suite. Elle est prête pour le prochain contrat.

Vargas lève son bras. Le canon vise la nuque de Dumont. Le métal touche la peau. C'est un contact froid. Un contact final.

L'intercom grésille une dernière fois. La voix de synthèse s'élève.

— Exécutez l'ordre.

Vargas contracte l'index. Le coup de feu déchire le silence. La flamme de départ illumine la pièce une fraction de seconde. La douille rebondit sur le sol. Un tintement de cloche. Le corps de Dumont sursaute. Le sang s'étale lentement. Une flaque sombre. Vargas reste immobile. Le bras tendu. La fumée sort du canon. La porte blindée émet un clic hydraulique. Le verrou s'efface. Le mécanisme grogne. L'acier glisse sur les rails. Une fente de lumière blanche apparaît. Vargas ne bouge pas. Sloane range son arme. Kovic rampe vers la sortie. L'innocent est mort. Les ordures sont libres.

Chapitre 10

Le cercle se resserre

Vargas crache un mélange de salive et de sang. Le liquide s'écrase sur le béton brut. La tache est sombre. Elle s'étale lentement. Cinq corps jonchent le sol de la pièce. Morel occupe le centre. Son œil droit n'est plus qu'un cratère noir. Le 9mm a fait un travail propre. Kovic gît près de la paroi nord. Ses doigts ont griffé le mur avant de lâcher. Des traces rouges marquent le gris du ciment. Les trois autres flics forment un tas informe près de la grille centrale. Le sang coule. Il suit les pentes invisibles du sol. Il rejoint le siphon. Le bruit de l'aspiration est régulier. Un gargouillis métallique.

Vargas pèse cent dix kilos. Sa carcasse occupe l'espace. Il sent la sueur couler sous son gilet pare-balles. Le Kevlar gratte sa peau. Il ajuste sa prise sur son Sig Sauer. Ses jointures sont blanches. La cicatrice sur sa joue tire. Il regarde Sloane. Elle est debout près de la porte blindée. Elle ne bouge pas. Ses pieds évitent les flaques. Ses bottes tactiques sont sèches. Elle tient son arme à deux mains. Le canon pointe vers le sol. Son regard est fixe. Elle observe Dumont.

Dumont est dans le coin opposé. Son uniforme est impeccable. Pas une déchirure. Pas une tache de graisse. Il respire par la bouche. Ses épaules montent et descendent rapidement. Ses mains tremblent. Le canon de son arme tape contre sa cuisse. Le bruit du métal sur le tissu est le seul son dans la pièce. L'air devient lourd. L'odeur de la poudre brûlée pique les narines. Elle se mélange à l'odeur de l'ammoniac.

Vargas fait un pas. Ses semelles grincent sur le béton.

— Pose ça, Dumont.

La voix de Vargas est sourde. Elle résonne contre les angles droits du bunker.

Dumont ne répond pas. Ses pupilles sont dilatées. Le noir envahit l'iris. Il regarde les

cadavres. Il regarde la mare qui s'agrandit.

— Pose ton fer, répète Vargas.

Sloane décale son pied gauche. Elle crée un angle de tir. Elle ne dit rien. Son index caresse la détente. Elle connaît le poids de départ. Deux kilos de pression.

L'intercom grésille au plafond. Le haut-parleur est protégé par une grille en acier. La voix de synthèse reprend.

— 08h45. Le monoxyde de carbone s'accumule.

Le bruit de la ventilation change de fréquence. Un sifflement aigu remplace le ronronnement. Les poumons de Vargas brûlent. Il sent une pression derrière ses tempes. C'est le début. Les molécules de gaz remplacent l'oxygène. Le sang sature.

Vargas observe Dumont. Il cherche une faille. Il cherche une trace de boue. Il se souvient du dossier. Dumont. Sorti major de l'école. Trois ans de service. Zéro rapport de l'IGPN. Zéro usage de l'arme. Zéro plainte pour violence. Une anomalie. Un flic qui respecte le code de déontologie. Dans ce bunker, c'est une condamnation à mort.

Vargas repense à ses propres mains. Il sent la douleur dans ses jointures. Il a brisé des os. Il a volé de la marchandise. Il a menti sous serment. Sloane a tué pour de l'argent. Kovic a trahi ses frères. Morel touchait des commissions sur chaque bordel du quartier. Ils sont tous marqués. La peau de Dumont est lisse. Son âme est intacte. C'est lui. L'innocent. Le sacrifice nécessaire.

— On sait que c'est toi, gamin, dit Vargas.

Dumont secoue la tête. Une goutte de sueur tombe de son nez. Elle s'écrase sur le béton.

— Je n'ai rien fait, murmure Dumont.

— Justement, répond Sloane.

Sa voix est un rasoir. Froide. Tranchante. Elle lève son arme. Le viseur point rouge s'arrête sur le sternum du bleu. Le petit point lumineux danse sur la chemise propre.

Vargas avance encore. Il réduit la distance. Trois mètres. Deux mètres. Il sent la chaleur qui émane du corps de Dumont. L'adrénaline rend les sens aigus. Vargas voit chaque pore de la peau du jeune flic. Il voit le battement de l'artère carotide sous la mâchoire. Le rythme est trop rapide. Le cœur s'emballe.

— La porte ne s'ouvrira pas sans toi, Dumont, dit Vargas.

— Vous ne pouvez pas faire ça, répond Dumont. On est des collègues.

Vargas rit. Le son est sec. Une toux de moteur grippé.

— Regarde autour de toi. Il n'y a plus de collègues. Il y a des survivants et des macchabées.

Vargas lève son bras massif. Le Sig Sauer décrit un arc de cercle. Le canon s'aligne sur le visage de Dumont.

Dumont recule. Son dos tape contre le béton froid. Il est coincé. L'angle de la pièce l'emprisonne. Il lève son arme. Le geste est lent. Maladroit. Vargas est plus rapide. Il saisit le poignet de Dumont. La poigne de Vargas est un étau. Les os du poignet craquent. Dumont lâche son arme. Le pistolet tombe au sol. Un bruit sourd.

Vargas plaque Dumont contre le mur. La main gauche de Vargas serre la gorge du bleu. Le cartilage du larynx proteste. Dumont suffoque. Ses pieds quittent le sol. Il bat l'air de ses jambes. Ses mains griffent les avant-bras de Vargas. Le cuir des gants résiste.

Sloane s'approche. Elle ramasse l'arme de Dumont. Elle vérifie la chambre. Une cartouche est engagée. Elle éjecte le chargeur. Elle compte les balles. Quinze. Le compte est bon. Dumont n'a jamais tiré. Pas même aujourd'hui. Pas même pour se défendre.

— C'est confirmé, dit Sloane. Il est propre.

Vargas relâche sa pression. Dumont s'effondre. Il tombe à genoux. Il tousse. Un bruit

de déchirure. Il crache de la bile claire. Il n'y a pas de sang dans sa bouche. Pas encore.

Vargas regarde sa montre. 08h52. Le temps s'accélère. La vision de Vargas se trouble légèrement. Le gaz fait son effet. Les couleurs perdent de leur éclat. Le gris du bunker devient plus profond. Le rouge du sang devient noir.

— Fais-le, dit Sloane.

Elle recule. Elle se place hors de la zone de projection. Elle connaît la balistique. Elle sait comment le sang voyage après un impact à bout portant. Elle ne veut pas de traces sur son uniforme. Elle veut sortir d'ici et disparaître dans la ville.

Vargas attrape Dumont par les cheveux. Il force le jeune homme à se redresser. Dumont ne résiste plus. Ses muscles sont du coton. Il regarde Vargas. Ses yeux cherchent une trace d'humanité. Il ne trouve que du métal et de la graisse.

Vargas fait pivoter Dumont. Il le place face au mur. Le front du bleu touche le béton. La surface est rugueuse. Elle est froide.

— Ferme les yeux, gamin.

Vargas place le canon de son 9mm contre la nuque de Dumont. Le contact est précis. Juste au-dessus de la première vertèbre. L'atlas. Le point de rupture.

L'intercom grésille à nouveau.

— Exécutez l'ordre.

La voix de synthèse est dépourvue d'émotion. C'est un algorithme. Une machine qui compte les points.

Vargas inspire une dernière bouffée d'air vicié. Il contracte l'index. Le mécanisme se met en marche. Le percuteur frappe l'amorce. La poudre s'enflamme. La pression monte dans la chambre. La balle quitte le canon à trois cent cinquante mètres par seconde.

Le coup de feu déchire le silence. Le son est amplifié par les parois de béton. C'est une explosion physique. La flamme de départ illumine la pièce. Une fraction de seconde. Puis l'obscurité revient.

Le corps de Dumont est projeté contre le mur. Il rebondit. Il s'écroule sur le sol. Le mouvement est désarticulé. Une marionnette dont on a coupé les fils. Le sang gicle. Une gerbe rouge marque le gris du ciment. La tache dessine une carte sans nom.

La douille vide est éjectée. Elle rebondit sur le sol. Un tintement cristallin. Elle roule vers la grille. Elle s'arrête contre un joint d'étanchéité. Vargas reste immobile. Son bras est toujours tendu. De la fumée s'échappe du canon. Une odeur de soufre emplit l'espace.

Le silence revient. Plus lourd qu'avant. Le sifflement de la ventilation s'arrête brusquement.

Un clic hydraulique résonne. C'est un bruit lourd. Un bruit de coffre-fort. Le verrou de la porte blindée s'efface dans la paroi. Le mécanisme grogne. Les rails gémissent sous le poids de l'acier. La porte glisse lentement.

Une fente de lumière blanche apparaît. Elle s'élargit. Elle découpe la silhouette de Vargas. Elle éclaire les cadavres. Elle rend au sang sa couleur vive.

Sloane range son arme dans son holster. Le cuir claque. Elle marche vers la sortie. Elle ne regarde pas le corps de Dumont. Elle passe la porte. Ses pas résonnent dans le couloir extérieur.

Vargas baisse son bras. Il regarde ses mains. Elles tremblent légèrement. Il range son Sig Sauer. Il ajuste son gilet. Il marche vers la lumière. Il laisse les morts derrière lui. L'innocent est resté dans le noir. Les ordures sortent au grand jour.

La porte se referme derrière lui. Le verrou s'enclenche. Le bunker est à nouveau scellé. Le sang continue de couler vers la grille. Le silence reprend ses droits.

Chapitre 11

La loi du sang

Dumont s'adosse au mur de béton brut. Le froid du minéral traverse sa chemise en popeline. Ses doigts agrippent un livret bleu. C'est le code de déontologie de la Police Nationale. La couverture est cornée aux angles.

« On ne peut pas faire ça », dit Dumont.

Sa voix déraile dans les aigus. Elle rebondit sur les parois lisses. Elle se perd dans le ronronnement de la ventilation.

Vargas ne bouge pas. Il pèse cent dix kilos. Sa carcasse massive bloque la lumière du plafonnier. Il projette une ombre difforme sur le sol. Il fixe le cadavre du capitaine Morel. L'œil droit du capitaine n'existe plus. Une bouillie de tissus vitreux et de plomb occupe l'orbite. Le sang a cessé de jaillir. Il s'étale maintenant en une nappe sombre et visqueuse.

« L'article 432-4 », continue Dumont.

Il lit les lignes. Ses yeux font des allers-retours rapides sur le papier.

« Toute atteinte à la liberté individuelle par un dépositaire de l'autorité publique... »

Vargas pivote sur ses talons. Ses bottes de service grincent. Le cuir est rigide. Il s'approche de Dumont. L'odeur de sueur rance et de tabac froid précède le colosse. Vargas contracte la mâchoire. Les muscles de son cou ressemblent à des cordages sous tension.

Il aspire l'air bruyamment par le nez. Il rejette un jet de salive brune. Le crachat atterrit sur la chaussure lustrée de Dumont.

« Ton code est mort avec le vieux », dit Vargas.

Sa voix est un broyeur à gravats. Il désigne les murs. Quatre mètres d'épaisseur. Pas de fenêtres. Une seule porte blindée. Le verrou hydraulique pèse deux tonnes.

« Regarde autour de toi, gamin. Ici, la loi pèse moins que l'air qu'on respire. »

Sloane est assise sur une caisse de munitions en bois. Elle a démonté son Glock 17. Elle aligne les pièces sur le béton avec une précision chirurgicale. Culasse. Ressort récupérateur. Canon. Carcasse. Elle ne lève pas les yeux. Elle frotte le métal avec un chiffon gris saturé d'huile. L'odeur de solvant prend à la gorge.

Kovic fait les cent pas. Il marche sur les douilles de 9mm. Elles tintent contre le sol. Le bruit est celui d'une pluie métallique. Kovic ronge son ongle de l'index jusqu'au derme. Une goutte rouge perle sur son doigt. Il l'essuie sur son pantalon.

« Le gaz arrive », siffle Kovic.

Il pointe l'horloge murale. 08h20. L'aiguille des secondes avance par saccades. Chaque mouvement produit un clic sec. Un bruit de hache.

« On va tous crever à cause de tes articles de loi », hurle Kovic.

Il sort son arme de son holster de hanche. Son index bat la mesure sur le pontet. Il a une tique nerveuse à la paupière gauche.

Dumont serre le livret contre sa poitrine. Le papier se froisse.

« Nous sommes des officiers de police judiciaire. Nous représentons l'État. »

Vargas rit. C'est un grognement sec. Un bruit de moteur qui cale dans le froid. Il saisit le bras de Dumont. Ses doigts sont des étaux de fonte. Il force le jeune flic à regarder le corps de Morel.

« Morel était un officier. Il avait trente ans de boutique. Il a pris une balle dans l'œil. La procédure n'a pas arrêté le plomb. »

Vargas lâche le bras. Dumont bascule vers l'arrière. Il se rattrape au mur. La peinture grise s'écaille sous ses ongles.

L'intercom crépite. Le son est saturé de friture. La voix de synthèse reprend. Elle n'a aucune inflexion. Aucune humanité.

« Tuez l'innocent. Sauvez les coupables. »

Le silence revient. Il est lourd. Il pèse sur les tympans. Sloane remonte son arme. Le clic du chargeur qui s'enclenche est définitif. Elle se lève. Elle évalue la distance. Cinq mètres. Elle calcule la trajectoire. Elle cherche le point d'impact optimal.

Dumont s'effondre sur les genoux. Le code de déontologie glisse de ses mains. Il tombe dans une flaque de sang tiède. Le papier boit le liquide. Le bleu devient noir.

« Je n'ai jamais rien fait de mal », murmure Dumont.

Ses dents s'entrechoquent. Un tremblement incontrôlable saisit ses épaules.

Vargas sort son Sig Sauer. Il tire la culasse vers l'arrière. Une cartouche cuivrée monte dans la chambre. Il relâche le mécanisme. Le choc du métal contre le métal

résonne dans tout le bunker.

« C'est bien ça le problème, gamin », dit Vargas.

Il fait un pas en avant. Son ombre recouvre totalement Dumont.

« Dans un abattoir, le seul qui ne saigne pas est celui qui tient le couteau. »

Kovic s'arrête de marcher. Il pointe son canon vers le centre de la pièce. Ses yeux sont injectés de sang. Il cherche une cible. Il cherche une issue.

« Lequel d'entre vous est propre ? » demande Kovic.

Sa voix tremble autant que ses mains.

Vargas ne se retourne pas. Il garde son arme basse, le long de la cuisse. Il regarde les mains de Dumont. Elles sont blanches. Elles n'ont pas de cicatrices de bagarre. Pas de traces de poudre. Pas de résidus de billets sales.

Dumont n'a jamais frappé un suspect menotté. Il n'a jamais détourné une saisie de cocaïne. Il n'a jamais menti dans un rapport de perquisition. Il est une anomalie. Une erreur de casting dans ce bloc de béton.

Sloane se déplace sur le flanc gauche. Elle crée un angle de tir dégagé. Elle ne montre aucune émotion. Ses pupilles sont fixes.

« Le temps presse », dit-elle.

Sa voix est un scalpel.

Dumont lève les yeux vers Vargas. Il cherche un signe de pitié. Il ne trouve que du

cuir, du métal et de la graisse.

« S'il vous plaît », dit Dumont.

Vargas arme le chien de son pistolet. Le bruit est minuscule. Il remplit pourtant tout l'espace.

« La loi s'arrête à cette porte, Dumont. »

Vargas pose le canon sur le front du jeune homme. Le métal est froid. Il laisse une marque circulaire sur la peau lisse. Dumont ferme les yeux. Ses paupières tressaillent.

« Ici, il n'y a que la survie. »

Vargas contracte l'index. Le percuteur frappe l'amorce. La poudre s'enflamme. La pression des gaz expulse l'ogive à trois cent cinquante mètres par seconde.

Le corps de Dumont est projeté contre le mur. Sa tête rebondit sur le béton. Le livret bleu est maintenant totalement immergé dans le sang.

Vargas range son arme. Il ne regarde pas le résultat. Il se tourne vers la porte blindée.

Un clic hydraulique résonne. C'est un bruit lourd. Un bruit de coffre-fort. Le verrou de la porte blindée s'efface dans la paroi. Le mécanisme grogne. Les rails gémissent sous le poids de l'acier. La porte glisse lentement.

Une fente de lumière blanche apparaît. Elle s'élargit. Elle découpe la silhouette de Vargas. Elle éclaire les cadavres. Elle rend au sang sa couleur vive.

Sloane range son arme dans son holster. Le cuir claque. Elle marche vers la sortie. Elle ne regarde pas le corps de Dumont. Elle passe la porte. Ses pas résonnent dans le

couloir extérieur.

Vargas baisse son bras. Il regarde ses mains. Elles tremblent légèrement. Il range son Sig Sauer. Il ajuste son gilet. Il marche vers la lumière. Il laisse les morts derrière lui. L'innocent est resté dans le noir. Les ordures sortent au grand jour.

La porte se referme derrière lui. Le verrou s'enclenche. Le bunker est à nouveau scellé. Le sang continue de couler vers la grille. Le silence reprend ses droits.

Chapitre 12

L'assaut

Vargas observe le gamin. Ses yeux sont des fentes. La sueur coule dans sa cicatrice. Elle pique la chair à vif. Le bunker pue la mort et le tabac froid. Le plafond crache une lumière jaune. Les ventres gargouillent. La faim est une morsure. La soif est une brûlure. Le cadavre de Morel gît au centre. La flaque de sang est noire. Elle ne s'étend plus. Elle a coagulé.

Vargas déplace son poids. Ses bottes grincent sur le béton. Il pèse cent dix kilos. C'est une masse de muscles et de graisse. Son gilet pare-balles est trop serré. Il sent son cœur battre contre les plaques de céramique. Le rythme est rapide. Trop rapide. Kovic se ronge l'ongle de l'index. Le sang perle sur sa cuticule. Il regarde le plafond. Il attend le gaz.

Dumont tient son arme. Ses mains sont sèches. Il ne tremble pas. C'est un problème. Un flic normal tremblerait. Un coupable aurait déjà craqué. Dumont reste droit. Son uniforme est impeccable. La lumière souligne son profil jeune. Il est l'erreur dans l'équation. Il est la cible.

Sloane est adossée au mur. Elle joue avec une douille vide. Le métal tinte contre le béton. Le son est cristallin. Il agace les nerfs. Elle regarde Vargas. Elle attend le signal. Elle ne prendra pas de risques. Elle ramassera les morceaux. C'est sa méthode.

Vargas expire. L'air sort de ses poumons avec un sifflement. Il serre les poings. Ses jointures sont des boules d'ivoire sous la peau. Il voit la nuque de Dumont. Elle est blanche. Elle est fragile. Une balle de 9mm briserait les cervicales. La porte s'ouvrirait. La liberté est à ce prix.

Vargas fait un pas. Le silence se déchire. Dumont ne bouge pas. Il regarde la porte blindée. Il croit encore à une issue légale. Il croit au code de procédure pénale. Vargas sourit intérieurement. Le code ne protège pas du monoxyde de carbone. Seul le sang protège.

Vargas s'élanche. Il n'y a pas de sommation. Il n'y a pas de cri. C'est une charge brute. Ses semelles Vibram martèlent le sol. Le bruit est sourd. C'est le galop d'un prédateur. Il baisse l'épaule. Il vise le plexus. Il veut broyer la cage thoracique.

Dumont réagit. Ses réflexes sont intacts. Il ne recule pas. Il pivote sur son talon gauche. Le mouvement est fluide. Il est technique. Il inverse la prise sur son Sig Sauer. Ses doigts migrent vers le canon. La crosse pointe vers le haut. C'est une masse d'acier et de polymère.

Vargas arrive. Il est une locomotive. Il tend ses mains massives. Il veut saisir le cou. Il veut étrangler l'innocence. Ses doigts effleurent le tissu de la chemise. Dumont s'abaisse. Il utilise la force de Vargas contre lui. Il plonge sous la garde.

Le coup part. Il est court. Il est précis. Dumont frappe de bas en haut. La crosse percute le flanc droit. Elle s'enfonce sous les côtes flottantes. Elle trouve le foie. Le choc est total. Le bruit est celui d'un sac de sable qui éclate.

Vargas se fige. Son système nerveux court-circuite. La douleur est une décharge électrique. Elle coupe le souffle. Elle paralyse les muscles. Ses yeux s'écarquillent. Ses pupilles se rétractent. Il n'y a plus de pensée. Il n'y a que l'agonie du foie broyé.

L'inertie fait le reste. Vargas bascule vers l'avant. Il ne peut plus porter son poids. Ses jambes sont du coton. Il tombe. La chute est lente. Elle semble durer une éternité. Son visage frappe le béton en premier. Le nez craque. Le cartilage cède.

La graisse tape le sol. Le bruit est lourd. C'est un claquement humide. Le corps de Vargas rebondit légèrement. Il s'immobilise. Il ressemble à un cétacé échoué. Sa joue est collée à la poussière. Il essaie d'inspirer. Ses poumons refusent l'air. Il ne peut que gémir. Le son est pathétique.

Dumont se redresse. Il range son arme. Son souffle est court. Il regarde ses mains. Elles sont propres. Il n'y a pas de sang. Juste la marque de l'impact sur la crosse. Il regarde Vargas. Il n'y a pas de pitié dans ses yeux. Il y a de la fatigue. Une fatigue immense.

Kovic a arrêté de se ronger les ongles. Il pointe son arme vers Dumont. Son canon oscille. Il a peur. La peur est une mauvaise conseillère. Elle fait presser la détente trop tôt. Sloane ne bouge pas. Elle observe la scène. Elle évalue les chances. Vargas est au tapis. L'équilibre a changé.

Le monoxyde de carbone commence à siffler. Le bruit vient des bouches d'aération. C'est un murmure de mort. Les capteurs passent au rouge vif. Le temps s'accélère. La pièce devient un tombeau.

Vargas rampe. Ses doigts griffent le béton. Il laisse une trace de sueur et de morve. Il veut son arme. Elle est tombée à deux mètres. Ses muscles ne répondent plus. Le foie est une éponge de sang. Chaque mouvement est une torture.

Dumont s'approche de l'arme de Vargas. Il la pousse du pied. Le pistolet glisse sur le sol. Il s'arrête sous une étagère métallique. Vargas lâche un râle. C'est un son de bête égorgée. Il crache une salive épaisse.

Sloane se décolle du mur. Elle marche vers le centre de la pièce. Ses pas sont légers. Elle évite la flaque de Morel. Elle regarde Dumont. Elle jauge l'adversaire. Le bleu a des dents. Le bleu sait frapper. Elle sort son propre Sig. Elle vérifie la chambre. La cartouche est là. Elle brille sous le jaune des lampes.

Kovic hurle. Le son déchire le bunker. C'est un cri de rat acculé. Il tire une fois. La balle percute un casier métallique. Le ricochet siffle près de l'oreille de Sloane. Elle ne cille pas. Elle pointe son arme vers Kovic.

"Calme-toi," dit Sloane. Sa voix est un rasoir.

Kovic tremble. Ses genoux s'entrechoquent. Il regarde le plafond. Le gaz arrive. Il sent une odeur de vieux moteur. C'est une illusion. Le monoxyde est inodore. C'est la panique qui pue.

Vargas parvient à se retourner. Il est sur le dos. Sa poitrine se soulève avec difficulté. Il regarde Dumont. Il voit la mort. Pas la sienne. Celle de l'innocent. Il sait comment cela finit. Les ordures survivent toujours. C'est la loi de la rue. C'est la loi du bunker.

Dumont reste au milieu. Il est seul. Il est entouré de loups. Il a gagné un round. Le combat continue. L'air devient lourd. La vision se trouble. Le rouge des capteurs devient la seule couleur réelle.

Vargas ferme les yeux. La douleur reflue. La paralysie s'installe. Il attend que le gaz fasse le travail. Ou que Sloane finisse le gamin. Il s'en fiche. Il veut juste que le bruit s'arrête. Le bruit de son propre foie qui hurle.

Le bunker grince. Les plaques de métal travaillent. La pression change. La mort est invisible. Elle remplit les coins. Elle s'insinue dans les narines. Dumont retient son souffle. C'est inutile. On ne gagne pas contre la chimie.

Sloane avance encore. Elle est à trois mètres de Dumont. Elle lève son arme. Elle vise la nuque. La cible est parfaite. L'innocent est prêt pour l'abattoir. Elle ne ressent rien. C'est un contrat. C'est la survie.

Vargas ouvre un œil. Il voit le doigt de Sloane sur la détente. Il voit le dos de Dumont. Il attend le clic. Il attend le bang. Il attend la porte. Le béton est froid contre sa peau. C'est la seule chose réelle. Le froid et le sang.

Chapitre 13

Le sacrifice

Le gaz rampe sur le béton. Il s'élève lentement. Il atteint les chevilles de Sloane. L'air a un goût de métal froid. Ses poumons brûlent. Elle inspire par le nez. C'est une erreur. Le monoxyde de carbone sature l'hémoglobine. Les molécules de gaz prennent la place de l'oxygène. Le sang devient épais. Le cœur cogne contre les côtes. Sloane cligne des paupières. Ses yeux piquent. Des larmes coulent sans émotion. Le monde devient flou. Les capteurs rouges clignotent au plafond. Ils ressemblent à des yeux de rats dans le noir.

Dumont est à genoux. Son dos forme une courbe parfaite. La nuque est exposée. La peau est blanche. Quelques cheveux blonds dépassent du col de sa chemise. Il ne porte pas de gilet pare-balles. Il tremble. Les muscles de ses épaules tressautent sous le tissu propre. Il ne se retourne pas. Il regarde le mur. Il attend le plomb. Ses mains sont jointes derrière la tête. Les doigts sont entrelacés. Les ongles sont coupés courts. Pas de traces de poudre. Pas de sang sous les cuticules. Les mains d'un homme qui n'a jamais frappé.

Sloane lève son Glock 17. Le poids est familier. Six cents grammes de polymère et d'acier. Elle aligne les organes de visée. Le cran de mire encadre le guidon. La cible est à deux mètres quarante. C'est une distance de tir réflexe. Elle ne peut pas rater. Son index droit se pose sur la détente. Elle sent la résistance du ressort. Cinq livres de pression séparent la vie du vide. Elle ne pense pas. Elle exécute une procédure. La survie est une équation balistique.

La pièce tangué. Le manque d'oxygène attaque le cerveau. Sloane voit double. Deux Dumont. Deux nuques blanches. Elle ferme l'œil gauche. La silhouette se stabilise.

Elle cherche l'angle mort. La base du crâne. Là où la colonne rejoint l'os occipital. Une balle ici coupe le courant instantanément. Le système nerveux central s'éteint. Pas de spasmes. Pas de cri. Juste la chute. La physique remplace la biologie.

Vargas regarde depuis le sol. Son foie est une masse de douleur sourde. Il crache un filet de sang noir. Le liquide s'étale sur le béton gris. Il observe la botte de Sloane. Elle est ancrée au sol. Elle ne bouge pas d'un millimètre. Cette femme est une machine de précision. Il attend l'ouverture de la porte blindée. Le mécanisme doit s'enclencher au coup de feu. C'est le contrat de la voix de synthèse. Une vie pour sept ordures. Le calcul est simple. Vargas veut sortir. Il veut une bouteille de bourbon. Il veut oublier le bruit des os qui cassent.

Dumont lâche un gémissement étouffé. Il essaie de retenir son souffle. Ses joues gonflent. Ses veines saillent sur ses tempes. Il devient bleu. La suffocation est une agonie lente. La balle est une solution technique. Sloane le sait. Elle n'a pas de pitié. Elle a une logique de prédateur. Elle veut voir le ciel. Elle veut sentir le vent sur son visage. Le bunker est un tombeau de ciment. L'air y est mort.

Le bras de Sloane descend de trois centimètres. La fatigue hypoxique sature ses muscles. Elle remonte l'arme. Son épaule craque. Elle respire par petites bouffées. L'air est rare. Elle cherche le point d'impact idéal. La trajectoire doit être descendante. Elle veut éviter les ricochets sur le béton. Le sol est trop dur. Elle ajuste sa position. Un pas de côté. Ses semelles crissent sur le gravier et la suie. Le bruit résonne dans le silence du bunker.

L'intercom grésille à nouveau. Un son blanc. Une fréquence morte. Le gaz siffle dans les conduits de ventilation. C'est un bruit de serpent. La visibilité tombe à cinq mètres. Le rouge des voyants sature l'espace. Tout devient monochrome. Le sang de Vargas paraît noir. L'uniforme de Dumont paraît gris. La réalité se fragmente. Les formes perdent leur sens. Seule la cible compte. Le cercle blanc de la nuque.

Sloane stabilise sa respiration. Elle bloque son diaphragme. Elle utilise les organes de visée en fer. Elle vise le bulbe rachidien. C'est le centre de commande. Elle imagine la balle traverser la chair. Elle imagine la rupture des vertèbres cervicales. Son doigt entame la course de la détente. Le premier cran est passé. Il reste deux millimètres de course. La pression augmente. Le percuteur est en tension.

Dumont s'effondre en avant. Ses mains lâchent. Son front frappe le béton. Un bruit sourd de pastèque qui tombe. Sloane corrige l'angle instantanément. Elle pointe le canon vers le bas. Elle suit la cible. Elle ne lâche pas la visée. Le gamin rampe. Il cherche de l'air près du sol. C'est là que le gaz est le plus dense. Il fait une erreur tactique. Il inhale le poison à pleins poumons. Ses mouvements ralentissent. Il se fige.

Sloane s'approche. Elle pose le bout du canon contre le cuir chevelu. Le métal est froid. Le gamin ne réagit pas. Il a les yeux ouverts. Ses pupilles sont dilatées. Il regarde le grain du béton. Il voit la poussière. Il voit la mort arriver. Sloane serre les dents. Ses gencives saignent. C'est l'effet du monoxyde. Elle appuie sur la détente. La résistance est maximale. Le mécanisme interne s'enclenche.

Vargas ferme les yeux. Il ne veut pas voir l'éclair de départ. Il veut juste entendre le verrou de la porte. Sloane ne tremble pas. Son bras est une extension de l'arme. Elle est une pièce du puzzle. Le coup part. La détonation déchire l'air confiné. Le bruit est assourdissant dans l'espace clos. La flamme de bouche éclaire la pièce une fraction de seconde. La douille de 9mm saute. Elle tinte sur le sol. Elle roule vers Vargas.

La fumée de la poudre se mélange au gaz. L'odeur de soufre remplace l'odeur de métal. Dumont ne bouge plus. Son corps se détend complètement. La mare rouge s'élargit sous sa tête. Elle atteint les bottes de Sloane. Sloane reste immobile. Elle garde l'arme pointée sur le corps. Elle attend le bruit du mécanisme. Un clic métallique lourd résonne dans les murs. La porte blindée vibre. Les gonds grincent. L'acier frotte contre l'acier.

L'air frais s'engouffre par l'ouverture. Il crée un tourbillon de poussière. Le gaz s'échappe. Sloane baisse son arme. Elle regarde ses mains. Elles sont stables. Elle regarde le corps de l'innocent. Il est couché dans sa propre pureté. Vargas se lève avec difficulté. Il s'appuie contre le mur. Il ne regarde pas le mort. Il regarde la sortie. Il marche vers la lumière blanche du couloir. Ses pas sont lourds.

Sloane range son Glock dans son holster. Le cuir grince. Elle ramasse la douille vide. Elle la glisse dans sa poche. Un souvenir de l'abattoir. Elle marche vers la porte. Elle enjambe le corps de Dumont. Elle ne ressent rien. Son rythme cardiaque redescend. Elle franchit le seuil. Le bunker reste derrière elle. Le silence retombe sur le béton. L'innocent est mort. Les ordures sont libres. La logique est respectée.

Chapitre 14

Le perceur

Sloane aligne la mire. Le cran de mire encadre la nuque de Dumont. Le jeune homme tremble. Ses genoux frappent le béton. Le bruit est sec. Vargas observe la scène. Il serre son moignon de cigarette entre ses dents. La sueur coule sur son crâne rasé. Dumont prie à voix basse. Ses lèvres remuent sans produire de son. Sloane expire lentement. Elle vide ses poumons. Son index presse la détente. Le mécanisme interne s'enclenche. Le perceur frappe l'amorce de la cartouche. La poudre s'enflamme instantanément. La pression monte dans la chambre. La balle de neuf millimètres quitte le canon.

Le projectile perce la peau. Il brise la première vertèbre cervicale. La moelle épinière se sectionne net. Le cerveau perd le contact avec les membres. Dumont bascule vers l'avant. Son front frappe le sol. Un bruit de pastèque écrasée résonne. Le sang gicle sur le mur gris. Il dessine une étoile sombre. La matière grise s'étale sur le crépi. Elle se mélange à la poussière de ciment. Le corps a un dernier spasme. Les talons grattent le béton pendant deux secondes. Puis le silence revient. L'innocent est une masse inerte.

Un clic métallique lourd résonne. Le son provient des profondeurs du mur. Les verrous hydrauliques se rétractent. L'acier frotte contre l'acier. La porte blindée vibre. Elle pèse trois tonnes de métal plein. Les gonds grincent sous l'effort mécanique. Un filet de lumière blanche apparaît. Il coupe l'obscurité du bunker. L'air extérieur s'engouffre dans la pièce. Il est froid. Il sent la pluie et le goudron humide. Le monoxyde de carbone s'évacue par le haut. Le sifflement du gaz s'arrête.

Vargas crache au sol. Il range son arme dans sa ceinture. Ses mains tremblent

légèrement. Il essuie la sueur de son front. Il regarde le cadavre de Dumont. Il ne dit rien. Il n'y a rien à dire. Sloane récupère la douille vide. Le laiton est brûlant. Le métal brille sous la lumière du couloir. Elle la glisse dans sa poche de veste. Elle vérifie son chargeur. Il reste trois cartouches. Elle engage la sûreté du Glock. Son visage est un masque de pierre. Elle n'a pas cligné des yeux.

Vargas avance le premier. Ses bottes écrasent la flaque de sang. Il laisse des empreintes rouges sur le seuil. Il enjambe le corps sans le regarder. Sloane suit le mouvement. Elle marche avec une souplesse animale. Elle évite les débris de verre. Kovic ferme la marche. Il rampe presque. Ses yeux cherchent une menace invisible. Le couloir est vide. Les tubes fluorescents clignotent au plafond. La lumière est crue. Elle brûle leurs rétines habituées à l'ombre. Ils sortent de l'abattoir.

Le couloir s'étire sur cinquante mètres. Les murs sont peints en blanc sale. Des caméras de surveillance suivent leur progression. Les objectifs pivotent avec un bruit de moteur électrique. Vargas ne lève pas les yeux. Il connaît le protocole. Ils arrivent devant une seconde porte. Celle-ci est en bois mélaminé. Elle mène aux vestiaires de la zone technique. L'air est plus respirable ici. L'odeur de la mort s'estompe. Elle laisse place à l'odeur du détergent.

Sloane s'arrête devant un lavabo en inox. Elle ouvre le robinet d'eau froide. Elle frotte ses mains vigoureusement. Le sang de Dumont s'écoule dans le siphon. L'eau devient rosâtre. Elle utilise un savon industriel bleu. Elle nettoie sous ses ongles courts. Vargas s'assoit sur un banc en bois. Il retire sa veste de cuir. Elle est lourde de sueur. Il sort un paquet de cigarettes froissé. Il en allume une avec un briquet Tempête. La fumée stagne dans la pièce.

Kovic s'effondre dans un coin. Il vomit entre ses jambes. Le liquide acide brûle le carrelage. Ses épaules sont secouées de tics nerveux. Personne ne l'aide. Personne ne lui parle. Dans ce groupe, la faiblesse est contagieuse. Vargas tire une longue bouffée. Il regarde le plafond. Il compte les dalles de faux plafond. Il y en a quarante-deux. Il

pense à la prime. Il pense au dossier qui va disparaître. Le meurtre de Dumont est leur ticket de sortie. C'est le prix de la liberté.

Sloane se regarde dans le miroir brisé. Elle ajuste son col de chemise. Ses pupilles sont dilatées. Son rythme cardiaque redevient normal. Elle ne ressent pas de remords. Le remords est une erreur de calcul. Elle a survécu. C'est la seule statistique valable. Elle sort un peigne de sa poche. Elle replace ses cheveux courts. Elle est prête pour le débriefing. Elle est prête pour le mensonge.

La porte du fond s'ouvre. Un homme en costume sombre entre. Il porte une mallette en cuir noir. Il ne porte pas de badge. Son visage est anonyme. Il regarde les trois survivants. Il regarde l'heure sur sa montre. Il est 09h05. Le timing est respecté. L'homme ouvre sa mallette. Il en sort trois enveloppes épaisses. Il les pose sur la table en inox. Le papier kraft est neutre. Aucun nom n'est inscrit dessus.

Vargas se lève. Il prend une enveloppe. Il vérifie le contenu. Ce sont des billets de cinq cents euros. La liasse est épaisse de quatre centimètres. Il la glisse dans sa poche intérieure. Sloane prend la sienne sans un mot. Elle connaît le montant exact. Kovic rampe vers la table. Il saisit la dernière enveloppe avec des mains fébriles. Il la serre contre sa poitrine. Il pleure sans bruit. L'homme en costume ressort par où il est venu. Il n'a pas prononcé un seul mot.

Le silence retombe sur le vestiaire. La fumée de cigarette monte vers l'extracteur. Vargas termine sa cigarette. Il l'écrase sur le sol. Il se dirige vers la sortie de secours. Il pousse la barre anti-panique. La porte s'ouvre sur un parking souterrain. Une berline noire attend moteur tournant. Les phares percent l'obscurité. Vargas monte à l'avant. Sloane s'installe à l'arrière. Kovic reste sur le trottoir. Il regarde la voiture partir.

Le véhicule roule lentement vers la rampe. Les pneus crissent sur le ciment lisse. Ils passent devant le poste de garde. Le gardien ne lève pas la tête. Il lit un journal de

sport. La barrière automatique se lève. La berline sort dans la rue. Il pleut sur la ville. Les essuie-glaces battent le rythme. Un-deux. Un-deux. Le gris du ciel rejoint le gris du béton. La ville ignore tout du bunker. Elle ignore tout de Dumont.

Sloane regarde par la vitre latérale. Les gouttes de pluie tracent des sillons verticaux. Elle pense à la trajectoire de la balle. Elle pense à la résistance des os. C'était un tir propre. Un tir professionnel. Elle ferme les yeux. Elle ne dort pas. Elle attend la suite. Vargas conduit sans un mot. Il surveille le rétroviseur. Il cherche une filature. Il ne voit que des phares anonymes. La paranoïa est une habitude. Elle ne le quittera jamais.

Dans le bunker, le corps de Dumont refroidit. Le sang a fini de couler. Il forme une croûte sombre sur le sol. Les rats sortiront bientôt des conduits. Ils commenceront par les yeux. Puis ils s'attaqueront aux tissus mous. Le système de nettoyage automatique se déclenchera à minuit. Des jets d'eau sous pression laveront le béton. Les produits chimiques dissoudront les restes organiques. À l'aube, la pièce sera propre. Elle sera prête pour les suivants.

La logique du système est parfaite. Elle ne laisse pas de traces. Elle ne laisse pas de témoins. L'innocence est une anomalie. Elle doit être éliminée pour maintenir l'équilibre. Le percuteur a fait son travail. La poudre a fait son travail. La mort a fait son travail. Les ordures sont dehors. Elles respirent l'air humide de la ville. Elles sont libres de recommencer. La morale n'existe pas ici. Seule la survie compte. Le dossier est classé. Le chapitre est clos.

Chapitre 15

09h00

Le cadran digital affiche 08:59:50. Les chiffres rouges brûlent la rétine. Le silence pèse deux tonnes. Vargas plaque son dos contre le béton froid. Sa respiration est un râle mécanique. Il serre la crosse de son Beretta. Le métal est poisseux. La sueur et le sang forment une colle brune. Sloane se tient à trois mètres. Elle ne bouge pas. Ses yeux fixent la porte blindée. Elle tient son arme à deux mains. Ses jointures sont blanches. Elle ressemble à une statue de calcaire.

08:59:55. Un sifflement aigu emplit la pièce. Le monoxyde de carbone s'échappe des grilles hautes. Le gaz est invisible. Il n'a pas d'odeur. Vargas sent ses poumons brûler. Il retient son souffle. Ses tempes cognent. Le sang tape contre ses tympanes. Il regarde le corps de Dumont. Le gamin est étendu sur le dos. Une flaque sombre entoure son crâne. Ses yeux clairs fixent le plafond. Ils sont vides. La balle de Sloane a traversé le lobe frontal. L'entrée est nette. La sortie a emporté l'occiput. La cervelle s'étale sur le sol gris. C'est de la gélatine rose et blanche.

08:59:58. Le mécanisme de verrouillage s'enclenche. C'est un bruit de marteau-pilon. Les pènes d'acier glissent dans les fourreaux. La pression pneumatique s'évacue. Un nuage de poussière s'élève du seuil. La porte de trois tonnes pivote lentement. Elle grince sur ses gonds massifs. L'interstice laisse passer une lame de lumière. Elle est blanche. Elle est violente. Elle coupe la pièce en deux. Vargas ferme les paupières. Ses larmes nettoient la limaille de fer dans ses yeux.

09:00:00. Le verrou claque une dernière fois. La porte est grande ouverte. L'air extérieur s'engouffre dans le bunker. Il est frais. Il sent la pluie et le goudron. Vargas décolle son dos du mur. Ses muscles sont des câbles d'acier noués. Il fait un pas. Ses

bottes écrasent une douille vide. Le cuivre tinte sur le béton. Il ne regarde pas Dumont. Il ne regarde pas Morel. Il ne regarde pas les autres. Les morts sont des meubles encombrants.

Sloane avance la première. Elle marche avec une raideur de automate. Elle franchit le seuil. La lumière dévore sa silhouette. Elle devient une ombre noire sur un fond incandescent. Vargas suit. Il boite légèrement. Sa jambe gauche est engourdie. Il passe devant le corps de Kovic. Le Nerveux a la gorge ouverte. Le sang a séché sur sa chemise. Vargas enjambe le cadavre. Il n'éprouve rien. Son système nerveux est débranché.

Le couloir est long de vingt mètres. Les murs sont en crépi brut. Des lampes halogènes vibrent au plafond. Le bourdonnement électrique est constant. Vargas et Sloane marchent en silence. Leurs pas résonnent contre les parois. C'est un rythme de marche funèbre. Ils atteignent l'ascenseur de service. Les portes en inox s'ouvrent sans bruit. Ils montent. Le moteur ronronne. L'indicateur d'étage défile. G. 1. 2. 3.

Le parking souterrain est désert. Une Peugeot 508 noire attend au centre. Le moteur tourne. Un filet de fumée s'échappe du pot d'échappement. Les vitres sont teintées. Vargas ouvre la portière passager. Il s'assoit sur le cuir froid. Sloane monte à l'arrière. Elle pose son arme sur le siège. Elle sort un paquet de cigarettes. Elle en allume une. La fumée stagne dans l'habitacle. Vargas regarde ses mains. Elles tremblent. Il les serre sur ses genoux.

Le conducteur ne dit rien. Il porte un costume sombre. Ses cheveux sont gris. Il engage la première. La voiture glisse vers la rampe de sortie. Le pneu écrase une canette de soda vide. Le plastique craque. Ils passent devant la guérite du gardien. Elle est vide. La barrière automatique se lève. La voiture débouche dans la rue.

Le ciel est bas. Les nuages sont des blocs de plomb. Une pluie fine tombe sur la ville. Les essuie-glaces balaient le pare-brise. Le rythme est régulier. Droite. Gauche.

Droite. Gauche. Vargas regarde par la vitre. Les gens marchent sur les trottoirs. Ils portent des imperméables. Ils tiennent des parapluies. Ils vont au travail. Ils achètent du pain. Ils ignorent tout du bunker. Ils ignorent tout de Dumont.

Vargas baisse la vitre de quelques centimètres. L'air humide frappe son visage. Il sent l'odeur de la ville. Le gasoil. La poussière. La pollution. C'est l'odeur de la vie. Il prend une grande inspiration. Ses côtes le font souffrir. Il a probablement une fêlure. Il s'en moque. Il est dehors. Il a survécu.

Sloane écrase sa cigarette dans le cendrier. Elle regarde le paysage défiler. Son visage est un masque de cire. Elle ne sourit pas. Elle ne pleure pas. Elle a fait son travail. Elle a tué l'innocent. C'était la condition. La règle était simple. La pureté est une cible. La vertu est une faiblesse. Dans le bunker, ils ont appliqué la sélection naturelle. Les ordures restent. Le propre s'en va.

La voiture s'arrête à un feu rouge. Un bus s'arrête à côté d'eux. Une petite fille colle son visage contre la vitre du bus. Elle regarde Vargas. Elle sourit. Vargas détourne les yeux. Il regarde le tableau de bord. La montre indique 09h15. Le temps a repris son cours normal. La parenthèse est fermée.

Le conducteur tourne à droite. Ils s'engagent sur le périphérique. La circulation est dense. Les camions crachent de la fumée noire. Vargas ferme les yeux. Il voit le visage de Dumont. Il voit le trou dans son front. Il voit la surprise dans son regard avant l'impact. Il chasse l'image. Il se concentre sur le bruit du moteur. Il se concentre sur la chaleur du chauffage.

Ils arrivent devant un entrepôt en banlieue. Le bâtiment est en tôle ondulée. La peinture s'écaille. Le conducteur stoppe la voiture. Il coupe le contact. Le silence revient. Il tend deux enveloppes kraft vers l'arrière. Vargas en prend une. Sloane prend l'autre. Les enveloppes sont épaisses. Elles contiennent des billets de banque. Elles contiennent de nouvelles identités. Elles contiennent une issue de secours.

Vargas sort de la voiture. Il ne dit pas au revoir à Sloane. Il ne regarde pas le conducteur. Il marche vers son propre véhicule garé plus loin. C'est une vieille Ford grise. Elle est couverte de boue. Il monte à l'intérieur. Il jette l'enveloppe sur le siège passager. Il démarre. Le moteur tousse avant de prendre.

Il roule vers le nord. Il traverse des zones industrielles. Il passe devant des usines désaffectées. Les graffitis recouvrent les murs. La pluie redouble d'intensité. Les phares des voitures en face l'éblouissent. Il baisse le pare-soleil. Il roule pendant deux heures. Il ne s'arrête pas.

À midi, il s'arrête sur une aire d'autoroute. Il va aux toilettes. Il se regarde dans le miroir. Son visage est une carte de géographie de la violence. Il se lave les mains. Il frotte fort. Le sang sous ses ongles résiste. Il utilise une brosse en plastique. Il frotte jusqu'à ce que la peau soit rouge. Il s'essuie avec du papier jetable. Il jette le papier dans la poubelle.

Il retourne à la voiture. Il ouvre l'enveloppe. Il regarde son nouveau passeport. Il s'appelle désormais Marc Lefebvre. Il est né à Lyon. Il est représentant en matériel médical. La photo lui ressemble. Il a l'air d'un homme normal. Un homme que l'on ne remarque pas. Un homme qui paie ses impôts. Un homme qui n'a jamais tenu un flingue.

Il déchire son ancienne carte de police. Il jette les morceaux par la fenêtre. Le vent les emporte. Ils finissent dans le caniveau. Vargas n'existe plus. Le Boucher est mort dans le bunker. Seul reste le survivant.

Dans le bunker, le système de nettoyage s'active. Les buses haute pression sortent du plafond. L'eau inonde le béton. Le sang de Dumont est dilué. Il coule vers les siphons centraux. Les produits chimiques attaquent les tissus. L'odeur de chlore remplace l'odeur de la mort. Les brosses rotatives récuraient le sol. Les murs sont décapés.

À minuit, la pièce sera stérile. Les corps auront été évacués par la trappe de service vers l'incinérateur. Les cendres seront mélangées au mâchefer. Elles serviront à construire des routes. Les gens rouleront sur Dumont sans le savoir. Ils rouleront sur Morel. Ils rouleront sur la vérité.

Le bunker est prêt. Les lumières s'éteignent. Le silence revient. La porte blindée est verrouillée. Le mécanisme attend les prochains. Il attend la prochaine anomalie. Il attend le prochain innocent.

Vargas roule toujours. Il franchit la frontière. Le poste de douane est désert. Il ne ralentit pas. Il regarde le rétroviseur. La route est vide derrière lui. Le passé est une tache d'huile sur le bitume. Elle finit par s'évaporer.

Il s'arrête devant un motel miteux. L'enseigne grésille. Il prend une chambre. Il s'allonge sur le lit. Il ne se déshabille pas. Il pose son arme sur la table de nuit. Il fixe le plafond. Il attend le sommeil. Il sait qu'il ne viendra pas. Les ordures ne dorment pas. Elles attendent juste le matin.

L'innocence est une erreur de calcul. Le système l'a corrigée. La ville continue de tourner. Les flics continuent de voler. Les criminels continuent de tuer. L'équilibre est maintenu. La survie est la seule loi. Le reste est de la littérature. Vargas ferme les yeux. Le noir est total. Le noir est définitif.

FIN

Merci d'avoir lu "Abattez l'Innocent"

Une œuvre écrite par Marcus V.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)